



# Journal des Demoiselles

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

28<sup>e</sup> année

N<sup>o</sup> 17.

Bruxelles Desterbecq Passage St-Etienne Colonne de la Reine 7

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam Desterbecq Nieuwendijk Over St-Nicolaas Straat









Ayuntamiento de Madrid

## HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

# LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

### PREMIÈRE ÉPOQUE. — Moyen âge.

(Quatrième article.)

#### III

#### CYCLE ANTIQUE.

En quittant Charlemagne pour Arthur, la muse épique des trouvères arborait une idée nouvelle, la chevalerie; bientôt, le choix des sujets et des noms antiques vient annoncer de sa part comme un pressentiment lointain et confus de la grande renaissance du seizième siècle. La tradition gréco-latine n'était pas morte au moyen âge; effacée plutôt qu'anéantie, elle sommeillait au fond des cloîtres, en attendant le jour de sa résurrection. Avec Benoît de Sainte-More, Alexandre de Paris, Jehan le Nivelais, et autres vieux poètes de la même famille, elle fait un premier mouvement, une première tentative bien faible encore, pour secouer la léthargie qui l'opprime, et rentrer en possession du monde littéraire.

Rien de plus curieux, quand on parcourt les diverses productions de ce troisième cycle, que de voir les riches débris de l'art grec et romain perdre leur forme élégante, leur physionomie classique, et, avant tout, leur couleur locale, sous la main du gothique architecte. Thésée est duc d'Athènes; Achille, Ajax, Hector, sont autant de preux chevaliers toujours prêts à rompre une lance en l'honneur de leur dame, et, à l'exemple de Charlemagne, Alexandre le Grand ne marche jamais qu'entouré de ses douze pairs.

Ailleurs c'est Hippomédon, l'un des héros de Hugues de Rotelande, qui va rendre visite au roi Arthur et aux chevaliers de la Table-Ronde, en revenant d'entendre Amphion, baron de Sicile. Le seigneur Amphion, malgré son grand âge, n'a rien perdu de son talent musical; bien plus, quoique artiste, il est venu à bout de s'enrichir. Mais aussi, quel trouvère possède un plus vaste répertoire!

Riche homme fut, mais vieux était :  
Moult était sage et moult savait ;

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE. — N° VI.

Et moult était preux et courtais,  
Et moult savait des anciens lais.

Le Thersite d'Homère est devenu un méchant nain; les remparts d'Illion sont en marbre, et le palais de l'empereur Priam est un château enchanté. C'est un travestissement perpétuel, une vaillance d'anachronisme qui ne recule devant rien.

La guerre de Troie, les aventures d'Ulysse, Médée la magicienne, le conquérant Alexandre, tels sont les thèmes favoris, ceux qui reviennent le plus souvent et le plus longuement dans le *Cycle antique*. Benoît de Sainte-More, par exemple, qui vivait sous Henri II, roi d'Angleterre, ne consacra pas moins de trente mille vers au premier de ces sujets. Il est vrai que les lignes du poète normand ne sont que de huit syllabes.

En voici un échantillon qui ne manque pas d'une certaine grâce :

Quand vint le temps qu'hiver dérive,  
Que l'herbe verd point en la rive,  
Lorsque florissent les ramel,  
Et doucement chantent oisel,  
Merle, mauvis et loriot,  
Et estornel (étourneau) et rossignol,  
La blanche flor pend à l'épine,  
Et reverdoie la gaudine (le buisson);  
Quand le temps est doux et souefs (suave),  
Lors sortirent del port les nefs.

Ce lieu commun du printemps a, dans la jeune langue du moyen âge, le charme d'une voix enfantine et la fraîcheur de la saison qu'il représente. Nos trouvères paraissent l'avoir senti eux-mêmes, et, de tous leurs refrains, celui du renouveau est le plus fréquent et le plus chéri.

La plus célèbre chanson de Geste du Cycle qui nous occupe, est celle d'*Alexandre le Grand*, commencée au douzième siècle par Lambert Letors, de Château-



dun, (1) reprise et continuée par Alexandre de Paris, Simon le clerc, Perrot de Saint-Cloud et Jehan le Ni-velais.

La plus forte part de cette rédaction collective appartient au trouvère Alexandre.

Alexandre naquit à Bernay en Normandie, au diocèse de Lisieux, et reçut par la suite son surnom habituel de *Paris*, à cause du long séjour qu'il fit dans cette dernière ville. Il écrivit d'abord le poème d'*Athis et Profilias*, et plus tard celui d'*Hélène, mère de saint Martin*, entrepris à la requête de madame Loyse, dame de Créqui-Canaples. C'est après ces deux premières publications, qu'il se chargea de continuer la Geste du héros macédonien.

Les vers de ce long poème sont de douze syllabes, mesure alors très-peu usitée. On a prétendu qu'Alexandre de Paris en était l'inventeur, et que, pour ce motif, cette espèce de vers avait pris le nom d'*alexandrins*. C'était renouveler l'injustice qui a donné à l'Amérique un autre parrain que Christophe Colomb. Alexandre n'a eu ni la première idée du poème, ni celle du rythme, qui toutes deux appartiennent à son devancier Lambert. Il en convient lui-même :

Alexandre nous dist qui de Bernay fut nez,  
Et de Paris refut son surnom appelez,  
Qui cy (ici) a les siens vers o les (avec ceux de) Lam-  
bert jetez.

La vérité, selon nous, c'est que le vers de douze syllabes, ce triomphe de la poésie française, doit l'épithète sonore qui le distingue au héros du poème où il fut employé pour la première fois (2), et non au second auteur qui en fit usage.

Il paraît, du reste, que la Geste d'*Alexandre le Grand* se maintint longtemps en vogue chez nos bons aïeux ; car, vers le commencement du quinzième siècle, un nommé Jehan Fauquelin la *translata* de rime en prose, sous ce titre assez curieux : *Cy commence l'histoire d'Alexandre le Grand, jadis roy et seigneur de tout le monde, ensemble des grandes prouesses qu'il a faites en son temps*.

Jamais l'imagination de nos trouvères ne s'est permis plus de licences qu'avec ce sujet merveilleux ; jamais ils n'ont poussé plus loin la transfiguration chevaleresque de l'antiquité. Sur ses ailes d'hippogriffe, leur fantastique légende nous emporte dans des régions inconnues, bien loin, certes ! de la judicieuse narration d'Arrien, bien loin même du récit déjà romanesque de Quinte-Curce. Comme prélude de son expédition en Perse, Alexandre fait la conquête de Rome :

On ne s'attendait guère  
A trouver Rome en cette affaire.

Hardi voyageur, il pénètre ensuite jusqu'au plus haut des airs, où il entend le langage des oiseaux et reçoit leur hommage. Nous voilà presque dans les

*Nuées* d'Aristophane. Après cette excursion aérienne, le héros macédonien redescend sur terre, contraint par l'excès de la chaleur, et se hasarde à explorer les abîmes de l'Océan. Plus loin, il rencontre un pays où les femmes, enterrées durant l'hiver, renaissent au printemps, comme les fleurs, et s'épanouissent avec une beauté nouvelle aux rayons du soleil de mai :

Mais quand l'été revient, et le beau temps s'épure,  
En guise de fleurs blanches reviennent à nature.

On croirait vraiment que Granville est allé puiser là l'idée gracieuse de ses *Fleurs animées*.

Beaucoup moins connu que le poème d'*Alexandre le Grand*, celui d'*Athis et Profilias*, dont nous allons maintenant essayer l'analyse, reproduit, avec toutes les fioritures, toutes les variations, toutes les broderies coutumières aux *fantaisies* du douzième siècle, l'un des plus beaux épisodes de la vie antique, le dévouement mutuel d'Oreste et de Pylade. Seulement, Oreste et Pylade ont changé de nom, de costume, de langage, de tout, en un mot. Ce ne sont plus des héros grecs, mais de nobles damoiseaux, d'une courtoisie incomparable, d'une bravoure chevaleresque et d'une *clergie* sans rivale. Au lieu de la langue d'Euripide, nous allons entendre celle d'Alexandre de Paris. Oreste et Pylade agissent en chevaliers du moyen âge, et s'expriment en *langue d'oïl*. On voit s'élever encore, à l'horizon de l'Île-de-France, les murs crénelés du manoir de leurs ancêtres. A coup sûr, quoi qu'en dise le trouvère, ils ne sont pas nés bien loin de la tour de Montlhéry.

Qui saiges est de sapience  
Bien doit espandre sa science,  
Que tel la puisse recevoir  
Dont bons exemples puissent issir (sortir).  
Oyez del savoir d'Alexandre,  
Qui, pour ce, fist ses vers espandre,  
Quand il sera du siècle issu (sorti de ce monde),  
Qu'aux autres il fust amentu (pour qu'il revive  
dans la mémoire de ses semblables).  
Ne fut pas saiges de clergie ;  
Mais des auteurs oit la vie,  
Moult retint bien en sa mémoire.

Après ce début, l'auteur nous apprend qu'il existait dans l'antiquité deux villes également célèbres, à différents titres, Rome et Athènes. Les jeunes Athéniens venaient à Rome, pour s'instruire d'exemple dans l'art de la guerre ; d'un autre côté, les Romains envoyaient leurs enfants à Athènes, ville de science et d'étude, pour y compléter leur éducation :

Or vous dirai des deux citez  
Comment le plaïd est divisé ;  
Athène est pleine de clergie,  
Et Rome de chevalerie.

Evas, l'un des plus riches habitants de Rome, avait eu jadis pour maître, à Athènes, un philosophe nommé Savis, qui, par la suite, était devenu son meilleur ami. Ce même Evas avait un fils, appelé Profilias, dont il voulait faire un chevalier accompli ; aussi désirait-il vivement que notre jeune homme fût à son tour l'élève du docte et vertueux Savis. Il le fait donc partir pour Athènes. De son côté, le philosophe Athénien était l'heureux père d'un gentil bachelier, du nom d'Athis,

(1) *Li-Tors*, c'est-à-dire, en langage vulgaire, le *mal bâti*, et non *Li-Cors*, le court, comme on imprime ordinairement, d'après une lecture fautive des manuscrits.

(2) Ajoutons : à l'exclusion de tout autre rythme ; car le vers de douze syllabes se rencontre déjà dans plusieurs branches du *Roman de Rou*, par Robert Wace.



qu'il avait en même temps l'intention de faire passer à Rome, dans l'espérance qu'il y apprendrait mieux que partout ailleurs le noble métier des armes. A l'insu l'un de l'autre, comme on voit, les deux pères se trouvent avoir résolu l'échange de leurs enfants.

Profilias arrive juste au moment où Athis allait s'embarquer. Les deux jeunes gens, qui se connaissent déjà de réputation, grâce aux rapports affectueux que leurs familles n'avaient jamais cessé d'entretenir, contractent, en moins d'un quart d'heure, l'union la plus intime et la plus indissoluble. On se rend aussitôt, bras dessus bras dessous, chez le vénérable Savis, qui accueille avec une bonté patriarcale le fils de son ami Evas. Grande fête au logis. Athis ne peut se résoudre à quitter son compagnon; il veut attendre que Profilias ait terminé ses études à Athènes, et tous deux alors partiront ensemble pour la métropole de la chevalerie. Le bon Savis est contraint d'accéder à ce nouveau plan, qui dérange bien un peu ses combinaisons paternelles. Profilias travaille avec tant d'ardeur et fait de si rapides progrès, qu'il ne tarde pas à devenir l'un des meilleurs *clercs* d'Athènes. Bref, en compagnie de son féal Athis, il remporte tous les prix aux jeux publics.

Se promenant un jour avec Profilias au bord de la mer, Athis lui fait une confidence.

« Ami, lui dit-il, je n'ai rien de caché pour toi. Mon père veut me marier. Son désir ne peut être que mon bonheur; j'ai consenti, et le moment de mes fiançailles approche. »

Puis il l'invite gracieusement à venir voir avec lui sa future, la belle Cardionès.

L'aimable fiancée d'Athis fait une vive impression sur le cœur trop sensible de Profilias. A partir de ce moment, il devient rêveur et mélancolique. Bientôt même, il tombe dangereusement malade.

Athis est au désespoir. Il voit bien qu'un chagrin secret consume à petit feu son malheureux ami. Mais celui-ci résiste à toutes ses instances, et s'obstine à mourir plutôt que de lui faire connaître la cause de son mal. Vaincu cependant par l'excès de sa passion et par les infatigables prières d'Athis, Profilias finit par tout lui dire, et le dialogue suivant s'engage entre eux :

Tu cognais (connais) bien la médecine  
Et chacun jour vois la racine  
Qui me garrait (guérirait) à peu de peine;  
Mais la fisque en est vileine  
Encontre toi qui me requiers. »  
Athis respond : « Bel ami cher,  
Est-ce pour femme ? — Oui, ami !  
Miaudre m'est (mieux vaut pour moi) mort que  
[estre vis (être mort que vivant).  
— Comment a nom ? — Cardionès, »  
A cest mot, s'est pasmé après.

Athis l'embrasse, le console, le rassure, et s'engage par serment à lui rendre le bonheur et la santé. En effet, bravant l'opposition de sa famille dont la colère ne connaît plus de bornes, il parvient à rompre son mariage avec la belle Cardionès, et fait tant qu'elle épouse Profilias dans le temple de Vénus. Incontinent après la noce, le jeune Romain s'embarque pour retourner dans son pays; il va sans dire qu'il emmène avec lui sa jeune femme. Evas accourt au-devant de son cher fils; le bonhomme est fort surpris de le voir marié sans son aveu.

Qu'y faire cependant? Il pardonne en bon père, embrasse sa bru, qu'il trouve des plus gentilles, plaint et admire Athis, qu'il regarde à juste titre comme le modèle et parangon des véritables amis.

« Puissé-je le voir un jour, » s'écrie-t-il avec effusion, « pour le récompenser de son généreux dévouement! »

Pendant ce temps-là, que fait Athis? Le pauvre jeune homme, déshérité par son père, chassé de la maison qui l'a vu naître et grandir, abandonné par toute sa famille, tombe dans la plus affreuse, dans la plus incurable pauvreté. Il ne sait que devenir, où aller; toutes les portes se ferment devant lui.

« Quelle différence entre mon ami et moi! » se dit-il avec amertume. « Je me suis sacrifié pour lui. Sans doute, à l'heure qu'il est, Profilias nage dans l'abondance; on l'estime, on l'honore, on l'aime. Et moi je vis, ou plutôt je meurs dans l'opprobre et la misère. »

Il est si malheureux, si cruellement délaissé; il se croit tellement maudit de Dieu et des hommes, qu'il en vient jusqu'à regretter son admirable conduite envers Profilias :

« Le vilain dit en son recoi (en son for intérieur):  
Qui mieulx aime autrui que non soi,  
Pour fol s'en tient au départir (en définitive);  
Mais je suis tard au repentir! »

« Mon père et ma famille, ceux mêmes que je croyais mes amis, me repoussent, me condamnent sans pitié. Eh bien! acceptons cet injuste anathème; exilons-nous à tout jamais d'une patrie marâtre; allons à Rome, et sachons de quelle manière Profilias m'y recevra. »

Athis réussit à s'embarquer sur un vaisseau, dont le capitaine se décide à le recevoir par charité; car l'infortuné, à bout de ressources, n'a pas de quoi payer son voyage. Il arrive à Rome, où chacun se moque de son misérable accoutrement : les haillons ont toujours été un mauvais passeport. Après maintes recherches, maintes questions accompagnées des plus mortifiantes rebuffades, il finit par se faire indiquer le riche palais qu'habitaient Profilias et Cardionès. En ce moment les deux époux, escortés par une brillante compagnie, sortaient à cheval pour leur promenade habituelle hors de la ville. Athis est si mal vêtu, si maigre, si défilé, qu'ils passent devant lui sans le reconnaître :

Quand Athis voit son compagnon,  
Qu'il ne li dit ne oui ne non,  
Encontré l'a et trespasé (passé outre),  
Et ne li a un mot sonné...

Il se figure tout d'abord que Profilias et Cardionès n'ont pas voulu faire attention à lui, que le cœur de ces ingrats est mort à son souvenir; et dès lors, s'abandonnant à la plus noire tristesse, il se promet de leur épargner la vue de sa misère. En proie à cette pensée désolante, le malheureux sort de la ville, s'avance au hasard dans la campagne, trouve une grotte et y pénètre, non comme dans un asile, mais comme dans un tombeau : il est bien résolu de s'y laisser mourir de faim.

Tant a ploré, que tost se lasse;  
La nuit revient, le jour trespasse (disparaît).

Le lendemain, les rayons d'un beau soleil répan-



daient partout la chaleur et la vie; les oisillons du bon Dieu chantaient à pleine gorge sous la verte ramée; mais cette joie ironique de la nature ne fait que redoubler, par l'effet poignant du contraste, la douleur et le désenchantement du pauvre Athis. Sur ces entre-faites, trois jeunes gens sortent de la ville pour se promener. L'un d'eux se prend de querelle avec ses compagnons, qui le frappent aussitôt de leurs épées. Les meurtriers s'enfuient en laissant leur victime expirante.

Athis sort de sa cachette pour donner du secours au blessé. Mais il arrive trop tard : ce n'était plus qu'un cadavre.

Il réfléchit alors que cette tragique aventure peut l'aider à se débarrasser d'une existence qu'il déteste. Son plan est bientôt tracé : il se roule sur le corps du défunt, ensanglantant ses vêtements, et se laisse arrêter comme assassin.

Conduit devant les juges, il avoue hautement son prétendu crime; on le condamne.

C'était la coutume à Rome, — coutume inventée par notre vieux trouvère, — d'exposer pendant trois jours aux regards du peuple les condamnés à mort, avant de procéder à l'exécution de leur sentence. Conformément à cet usage, on met Athis au pilori. Le hasard veut, quelques heures après, que Profilias ait à passer sur la place publique. Il voit cet homme au carcan, s'arrête, le considère avec attention, et, cette fois, reconnaît son ami.

« C'est lui, » murmure-t-il, « c'est bien lui, Athis, à qui je dois tout!... Et je ne le sauverais pas!... »

A l'instant même, il va trouver les juges, s'accuse à son tour, se dénonce comme le vrai coupable, et parvient à remplacer Athis. Grand débat, renouvelé d'Oreste et de Pylade, entre les deux amis qui veulent mourir l'un pour l'autre. A la fin, Profilias l'emporte et reste seul exposé sur la place publique.

Un jour se passe, et puis un autre; Profilias n'a plus devant lui qu'un tour de soleil, et sa famille se désole. Les véritables assassins, rassurés par ce qui vient d'avoir lieu, rentrent effrontément dans Rome. Ils ont même l'impudence d'aller voir Profilias au pilori. L'auteur a soin de nous faire observer que leurs mains sont encore teintées de sang, circonstance qui nous paraît peu vraisemblable; mais avec nos trouvères, il ne faut pas y regarder de si près.

Quand eurent auques (quelque temps) demoré,  
Li un d'eux a l'autre appelé;  
Puis li a dit privéement :  
Allons-nous-en isnellement (promptement);  
Se nous sommes aperçus,  
Et de ceste œuvre reconnus  
Que nous ayons occis cest homme,  
La justice est si forte à Rome  
Que venu est nostre joîs (jugement).

Ces paroles sont entendues par un sage qui, élevant la voix, dénonce avec énergie les meurtriers. On les arrête, on les met à la torture; ils font l'aveu de leur crime, et ne tardent pas à en recevoir le châtiment. Les deux amis s'embrassent et se racontent leurs aventures. Profilias présente Athis à son père, à sa famille et à toutes les personnes de sa connaissance. Le jeune Athénien reçoit des vêtements superbes, et c'est à qui prévient ses moindres désirs. Evas lui donne des terres, de l'argent, des bijoux, et le traite absolu-

ment comme son fils. Enfin, Athis épouse la belle Gayète, sœur de Profilias. Le mariage se célèbre avec la plus grande magnificence. Profilias fait aux jeunes époux des cadeaux de toute espèce. L'allégresse générale se traduit par des jeux : la joute, la course à pied et à cheval, la lutte, l'escrime, sont les principaux. Jamais on n'avait vu si belle chose à Rome. Les fêtes se prolongent pendant huit jours.

Athis, enivré, ne songe d'abord qu'à son bonheur; mais au bout de quelque temps, une tristesse invincible s'empare de son âme.

Profilias s'en aperçoit, et lui en demande la cause : « N'es-tu pas heureux, ami ? Parle : Que te manque-t-il encore ? »

— Il me manque... l'aspect de mes parents ! Je voudrais les revoir, les presser sur mon cœur, obtenir leur pardon et regagner leur tendresse. Oh ! vois-tu, Profilias, je serais doublement heureux, s'ils partageaient ma félicité.

— Eh bien ! mon cher Athis, partons ensemble avec nos femmes, et allons renouer connaissance avec ta famille. »

Evas consent à ce départ, sur la promesse d'un prompt retour. Les jeunes gens s'embarquent, suivis d'une nombreuse escorte, chevaliers, barons, écuyers, varlets; et, après huit jours de traversée (on a pu remarquer déjà que cette période de huit jours revient fréquemment chez nos trouvères), ils descendent au port d'Athènes. Un messenger qu'ils dépêchent incontinent vient prévenir Savis de leur arrivée. Le vieillard était malade de chagrin, et languissait depuis un an dans son lit. Sans cesse il répétait :

« Athis ! pauvre enfant ! que n'es-tu là, près de moi ! Comme je saurais te faire oublier mon injuste rigueur ! »

Aussitôt qu'il entend parler de son fils, il demande où il est; surmontant sa faiblesse, il veut se lever à l'instant même, il veut courir à sa rencontre. Sa femme partage son empressement et sa joie. Toute la famille se rend au port. On se retrouve enfin, on s'embrasse après une si longue séparation. Les questions, les réponses se croisent confusément. C'est une scène de transports et de larmes que nous renonçons à décrire, et pour laquelle nous laissons libre carrière à l'imagination... au cœur de nos lectrices.

Vient ensuite un imbroglio d'aventures qui, à nos yeux, rompent totalement l'unité de l'ouvrage. Inutile de nous engager dans ce labyrinthe : même avec le fil d'Ariane, nous n'en sortirions pas.

Dégagée de ses interminables longueurs et réduite à sa plus raisonnable expression, la narration d'Alexandre de Paris nous paraît empreinte d'un charme et d'un intérêt que rien ne saurait vieillir. Elle nous rappelle ces beaux vers de la Fontaine :

Qu'un ami véritable est une douce chose !  
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur,  
Il vous épargne la pudeur  
De les lui découvrir vous-même ;  
Un songe, un rien, tout lui fait peur,  
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Il y a de ces choses du cœur qui sont de tous les temps et de tous les pays.

En lisant l'histoire d'Athis et de Profilias, on oublie volontiers les détails invraisemblables, les puérilités sans façon, les naïves ignorances dont elle fourmille;



on oublie tout cela, et malgré soi, pour ne plus voir que cet héroïsme d'amitié qui résiste aux plus dures épreuves, et ne recule devant aucun sacrifice. On en vient jusqu'à remercier l'honnête trouvère, d'avoir placé sous nos yeux ce généreux idéal. Lui, du moins, il s'est fait l'écho sincère de ce qu'il y a de plus noble au fond de la nature humaine; il n'a voulu nous intéresser et nous attendrir que pour essayer de nous rendre meilleurs... Combien de ses modernes confrères pourraient en dire autant?

On n'a pas oublié dans une des colonnes qui précèdent, l'instant pathétique où Athis et Profilias, tous deux au pied du pilori infamant, s'obstinent à vouloir mourir l'un pour l'autre. Nous avons dit alors que cet admirable combat d'amitié, ce duel de dévouement à dévouement, était renouvelé d'Oreste et de Pylade. En effet, bien avant Alexandre de Paris, Euripide avait reproduit cette discussion touchante; et voici de quelle manière le poète grec fait parler ses héros, dans une des plus belles scènes de sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*:

« — Ecoute, dit Pylade le premier : c'est une honte pour moi, quand tu meurs, de voir encore la lumière. Avec toi j'ai traversé les mers, avec toi je dois mourir. On m'accusera de peur et de lâcheté à Argos et dans les vallées de la Phocide; je passerai aux yeux de la multitude (la multitude est toujours malveillante) pour t'avoir trahi, et m'être sauvé seul; ou même pour t'avoir tué, pour avoir machiné ta mort après la ruine de ta maison, dans l'espoir de ravir ton sceptre en épousant ta sœur, héritière de tous tes biens. Voilà ma crainte, voilà ce qui me fait rougir. Non! rien au monde ne pourra m'empêcher de mourir avec toi, d'offrir avec toi ma tête au glaive et mon corps au bûcher, moi, ton ami, qui redoute le blâme public!

— Sois raisonnable, lui répond Oreste : je dois supporter mes maux. Assez fort contre une seule épreuve, je serais impuissant, si cette épreuve était double. Ce que tu appelles un chagrin, un déshonneur, retombera sur moi, si, non content de te faire partager mes périls, je te donne encore la mort. Pour mon

compte, ce n'est pas un malheur, persécuté par les dieux comme je le suis, de perdre la vie. Mais toi, tu es heureux; ta maison est pure, innocente, tandis que la mienne est coupable et malheureuse. Sauve tes jours, épouse ma sœur, et la race de mon père ne mourra pas sans postérité. Pars donc, vis, et habite la maison paternelle. Quand tu seras de retour en Grèce, et dans Argos aux vaillants coursiers, je t'en conjure par cette main que je touche, élève-moi un tombeau qui perpétue ma mémoire; que ma sœur l'arrose de ses larmes, et y dépose sa chevelure. Raconte-lui comment j'ai péri en ces lieux, immolé par une femme d'Argos sur l'autel de Diane. N'abandonne jamais ma sœur, et songe à la solitude qui va régner dans la maison de mon père. Adieu, compagnon de mes plaisirs, le plus fidèle de mes amis, élevé avec moi dès l'enfance, toi qui as porté si constamment le fardeau de mes douleurs! »

Ce ne sera pas le dernier rapprochement que nous aurons occasion de faire entre le moyen âge et l'antiquité. Inutile d'ajouter que l'antiquité savante et polie l'emportera presque toujours sur le moyen âge naïf et barbare.

Nous venons de parcourir successivement les trois grands cycles épiques, dont se compose la période chevaleresque de notre ancienne poésie. La période allégorique et didactique, dans laquelle nous allons entrer prochainement, va nous faire assister à la décadence et, bientôt après, à la chute complète de l'esprit féodal. Avec elle nous verrons à l'œuvre, pour employer une seconde fois les termes de notre *Introduction*, « la bonhomie narquoise, la naïveté malicieuse des bourgeois de nos bonnes villes, de jour en jour émancipés à l'ombre du sceptre royal qui les protège. » Après la *Geste* héroïque, le fabliau plébéien; après l'épopée, la satire; après le *Chevalier au Lion*, le *Roman du Renard*. Le moyen âge se transforme : de noblesse il devient bourgeoisie, commune, et, tout à l'heure, nation!

JOSEPH BOULMIER.

## BIBLIOGRAPHIE.

### PARABOLES ET LÉGENDES,

POÉSIES DÉDIÉES À LA JEUNESSE

Par Hippolyte VIOLEAU (1).

Voici, mesdemoiselles, une bonne fortune pour vous et pour nous. Un livre, spécialement consacré à la jeunesse, par un auteur aimé; un livre plein de larmes et de sourires, solide par le fond, attrayant par la forme; un tel livre est un rare bonheur pour

nous, qui sommes sans cesse à l'affût des publications nouvelles où vous pouvez trouver quelque charme et quelque utilité. Déjà, vous connaissez M. Violeau, l'aimable auteur des *Pèlerinages de Bretagne*; déjà vous connaissez deux feuillets détachés de son nouveau livre, car votre Journal a eu les prémices des *Paraboles et légendes*, et aucune d'entre vous n'a oublié *l'Incurable*, ce morceau d'une sensibilité si noble, ni *l'Enfant endormi*, gracieux tableau des périls de la vie et des soins maternels de la Providence. Ce sont là deux perles d'un splendide écrivain, et nous ne pouvons mieux louer le nouveau recueil de notre digne ami qu'en citant ce passage d'une lettre que lui adressait Monseigneur l'évêque de Quimper et de Léon : « Très-souvent, dit-il, la poésie chez nous peut être » comparée à ces sources du désert qu'environne un » mirage trompeur, et où les troupeaux de gazelles

(1) Chez M. Ambroise Bray, éditeur, rue des Saints-Pères, 66, Paris.



» ne viennent point se désaltérer sans être exposées  
 » aux fureurs du tigre et au venin des serpents. La  
 » votre, monsieur, loin de présenter aucun danger,  
 » est remplie de précieux avantages; sincèrement  
 » chrétienne, elle renferme dans ses paraboles ingénieuses et ses légendes attrayantes, une doctrine  
 » toujours pure. »

La plume de M. l'évêque de Quimper a exprimé, sous une forme bien gracieuse, la pensée de tous ceux qui liront le nouveau recueil de M. Violeau. Les jeunes filles, chères petites gazelles, aiment la poésie; nous voudrions leur en offrir souvent, mais où trouver ces eaux toujours pures et limpides, miroir du ciel, où ces âmes neuves et confiantes peuvent puiser sans danger? Fussent-elles versées dans une coupe d'or, nous n'offririons jamais aux jeunes filles que nous aimons, les eaux fangeuses de la poésie moderne. Le plus doux langage devient discordant, les plus belles images perdent leur couleur et leur richesse, lorsqu'ils ne servent qu'à envelopper les pensées d'un sensualisme corrupteur.

Dans la poésie d'une certaine école, tout est péril; mais ici, tout est sécurité. M. Violeau pourrait choisir pour emblème l'abeille, qui, sans aimer le bruit, est utile aux hommes, et dont le modeste travail leur procure à la fois nourriture et lumière, car il nourrit le cœur par les consolations puisées aux véritables sources, il éclaire l'esprit en faisant ressortir de ses paraboles une vérité utile et d'une pratique journalière. Tour à tour grave et gai, il a parlé pour tous les esprits et pour tous les âges. Cependant sa plume habile excelle dans les récits touchants, empruntés à sa chère et poétique Bretagne. En voici un exemple :

### La veuve de Roc-Nivélen.

« Au coin d'un feu de lande où séchaient nos habits  
 Mouillés par l'eau du ciel et la route boueuse,  
 Tous deux nous attendions qu'Enori la fileuse  
 Eut préparé les œufs, le lait et le pain bis.

Un livre était sur la table,  
 Un vieux livre de messe, à moitié déchiré,  
 Et, depuis soixante ans, sous ce toit délabré,  
 Le conseiller de tous et l'ami véritable.  
 Mon compagnon l'ouvrit, y lut quelques instants,  
 Puis, près de la quenouille, en voulant le remettre,

En laissa tomber une lettre  
 Au papier jauni par le temps.

La missive était close; on lisait sur l'adresse  
 Le nom d'un grenadier, Mathurin Cornély;  
 Et moi, croyant à quelque oubli,

Je présentai l'épître à notre vieille hôtesse.  
 Triste, avec un regard que je n'ai vu qu'alors,  
 Tant il avait de calme et de mélancolie,  
 Enori soupira, prit la lettre salie,  
 Et la mit dans le livre à l'Office des Morts.

— En ce temps-là je n'étais pas veuve,  
 Dit-elle, et mon enfant pour Alger dut partir.  
 Le roi qu'on disait bon ne sut pas pressentir  
 Les malheurs qu'entraînait une si rude épreuve.

Pleurant nos grèves, nos taillis,  
 Sous un soleil brûlant, chez un peuple sauvage  
 Qui blasphème la croix, repousse son image,  
 Mathurin désolé prit le mal du pays.

Mourant, il écrivit lui-même.  
 Nous possédions un champ, c'était tout notre avoir;  
 Mais lui, lui notre fils, nous voulions le revoir :  
 Est-on pauvre jamais avec l'enfant qu'on aime?  
 Le champ vendu, le prix payé le lendemain,

Stévan s'offrit : Allons, qu'on le délivre !  
 Dit le père; et Stévan se mit vite en chemin,  
 Emportant le papier que je garde en ce livre,  
 Et que notre recteur a rempli de sa main.  
 Ce discours si savant, si beau, j'ai pu le lire :  
 Mathurin du recteur était le favori,  
 Aussi que de bontés! je ne sais pas écrire :  
 Le curé prit ma main, et j'essayai de dire  
 Tout au bas du papier : — Reviens, ô mon chéri!

Il ne revint pas. Dans l'année,  
 Au pied du vieux calvaire où j'étais à genoux,

Cette lettre me fut donnée,  
 Telle encor que Stévan l'emporta de chez nous. —  
 Et la veuve se tut. C'était toute l'histoire.  
 L'un de nous répliqua : — Ce papier, sous vos yeux  
 Ramène vos malheurs; ne serait-il pas mieux  
 D'en écarter bien loin l'inutile mémoire?

— L'écarter! dit-elle, et pourquoi?  
 A l'église, au foyer, cette lettre chérie  
 Me tient plus près de Dieu, parle, plaide pour moi,  
 Car, plus je pleure et mieux je prie. —

Gardons nos souvenirs : l'oubli seul est fatal;  
 Il engourdit notre âme et la laisse surprendre.  
 Douleur! pour qui sait te comprendre,  
 Le sage avait raison, non, tu n'es pas un mal.

Ce récit n'est point une fable, M. Violeau l'atteste.  
 Puisse-nous, au jour de la douleur, avoir le pieux  
 courage d'Enori la fileuse!

De jolis vers, une gaieté un peu mélancolique  
 nous charment dans cet autre morceau :

### La Lanterne magique.

Non, non, je ne l'ai pas rêvé !  
 L'orgue de Barbarie, aigre, mélancolique,  
 Gémait sous la fenêtre; un cri s'est élevé,  
 Écho de mon jeune âge, un moment retrouvé :

Lanterne, lanterne magique !  
 Cet homme que j'entends, oh ! bien souvent, le soir,  
 Il contrasta mon cœur, en flâtant mon oreille.

Le premier, il m'a fait savoir  
 Tout ce que vaut l'argent; sans quoi l'on ne peut voir  
 La lanterne magique, étonnante merveille.  
 Près d'un feu bien petit pour le froid de l'hiver  
 Et le rude labeur d'une veille obstinée,  
 En ce temps-là ma mère, avec ma sœur aînée,  
 Gagnait, à la lueur d'une lampe de fer,  
 A force de travail, le pain de la journée.

Mon autre sœur, enfant aussi,  
 Partageait tour à tour mes jeux et leur ouvrage;  
 Et quand l'orgue passait ainsi,  
 Ses yeux cherchaient les miens et disaient : — C'est dom-  
 [image]

Le théâtre ambulant serait si bien ici ! —  
 Je le pensais moi-même, et sans oser le dire :  
 J'écoutais s'éloigner la musique et la voix.  
 De ce que je perdais on avait su m'instruire.  
 Les canards, le passant, les ouvriers narquois,  
 Et le cadran solaire, et *Tire-tire-tire*,  
 Ce refrain des maçons répété tant de fois.  
 Je demeurais pensif, du moins un gros quart d'heure.

Comment m'affliger plus longtemps,  
 Quand ma mère était là, ma mère que je pleure,  
 Et dont l'âme sercine égayait mes sept ans?  
 O mon enfance ! ô Brest ! ô la ruine antique  
 Du vieil hôtel où je suis né,  
 Et qui des grands seigneurs alors abandonné,  
 Accueillait l'atelier, tolérait la boutique !  
 O les longs corridors ! ô le vaste perron  
 Où courait le rat d'Inde, où caquetait la poule !  
 O la fenêtre avare où croissaient le cresson



Et le persil et la ciboule  
Préférés à l'oïllet, au myrte, au liseron !  
O les voisins, la vieille et sa coiffure étrange,  
Ses contes de lutins, le cercle épouvanté  
Entourant ses fuseaux ! — Mais quoi ! la scène change,  
L'hôtel est démoli, le perron déserté,  
Maintenant plus de jeux ! la pièce curieuse  
Que tu vantes si haut, musicien errant,  
Commence pour nous tous, autrement sérieuse,  
Et sur un théâtre plus grand.  
Ton voyageur, c'est nous. Le jeune homme s'avance,  
Confiant comme lui, gai, ne supposant pas  
Qu'un obstacle imprévu puisse arrêter ses pas  
Si légers, si pleins d'assurance.  
Et voici la rivière, il faut la traverser  
Pour arriver au but : — De grâce, une nacelle !  
— Il n'en est point. — Un gué ? — Chansons ! — L'eau  
[serait-elle  
Profonde ? — Les canards savent bien la passer. —  
Et *Tire-lire-lire*. Et cela, c'est la vie,  
Avec ses ponts rompus, ses perfides chemins,  
Ses quolibets cruels, ses rires inhumains  
Prodigués sans pudeur au passant qui supplie.  
Ces enfants, mes premiers amis,  
De notre nid commun partis pleins de courage,  
Combien peu dans le monde ont trouvé le passage  
Qu'ils rêvaient si facile, et qui semblait promis  
A tous au début du voyage !  
Où sont-ils ? je les cherche. Ah ! de tant de bons cœurs,  
Anges de mon berceau que l'orgue me rappelle,  
Un seul est demeuré fidèle  
A mon foyer, à mes malheurs !  
Les autres, la mort ou l'absence  
Loin de nous les a dispersés :  
Cesse de les nommer, musicien, silence !  
Si tu voyais mon deuil, il te dirait assez  
Ce que coûtent de pleurs les souvenirs d'enfance !

Nous citerons encore un morceau qui renferme une  
bonne leçon :

### La Comtesse et la Meunière.

— Qu'elle est heureuse la comtesse !  
S'écriait la meunière un soir qu'au bord de l'eau  
L'héritier du moulin et celui du château  
Jouaient, luttaient ensemble et de force et d'adresse.  
Qu'elle est heureuse ! les honneurs  
Attendent son enfant ; pour elle point d'alarmes :  
D'une mère elle a les bonheurs  
Sans jamais en avoir les soucis et les larmes !  
De l'or, des succès, des plaisirs,  
Voilà de beaux présents ! mes mains en seraient pleines  
Si j'étais la comtesse ! Inutiles desirs !  
Mon fils n'aura de moi que fatigues et peines :  
Triste lot ! — Le bruit du claquet  
N'était pas si bryant que la voix de Perrine  
Au maître du logis qui sa meule piquait  
N'arrivait dolente, chagraine,  
— Comment ! dit le meunier, tu plains notre garçon ?  
L'avenir te fait peur ? tu rêves la fortune ?  
Ne sais-tu pas qu'il en est une  
Ici, dans ce tic-tac propice à ma chanson ?  
Le travail est un héritage  
Précieux à léguer, plus précieux que l'or,  
Que huit siècles d'aïeux honorés d'âge en âge.  
Noblesse oblige, oui, cela se voit encor ;  
Nécessité pourtant oblige davantage,  
L'homme est faible, indolent... attends pour envier  
L'éclat d'un nom et la richesse,  
Qu'après ces jours d'enfance arrive la jeunesse  
De ton fils et du chevalier. —

La meunière promet patience et courage ;  
L'ouvrier reprit son refrain,  
Le claquet son tic-tac, la meule son ouvrage,  
Écrasant et broyant le grain.  
Cela dura longtemps ; puis, la vingtième année  
S'achevant pour le fils, la chanson s'arrêta :  
Un numéro fatal... la mère sanglota,  
Gémit, et de nouveau maudit sa destinée.  
Pauvre conscrit ! tristes parents !  
Elle a sonné pour eux cette heure douloureuse  
Des adieux, des baisers navrants.  
Et dire qu'un peu d'or ! — Oh ! les riches, les grands,  
Ils rachètent leurs fils ! la comtesse est heureuse !  
— Peut-être, disait le mari,  
Avec un long soupir. Prends-y garde, ma femme !  
L'envie est la rouille de l'âme ;  
Et tel qu'on croit joyeux est souvent bien malheureux.  
Il parlait sagement sans trop se faire entendre ;  
Le conscrit s'éloignait, les yeux noyés de pleurs ;  
Et le père, et la mère, et les petites sœurs,  
Dans sept ans, au retour, promettaient de l'attendre  
Sous le grand marronnier dont il aimait les fleurs.  
Dans sept ans ! c'est toute une vie  
Au moment du départ ! et pourtant, avancez,  
Voyez-vous accourir cette mère ravie,  
Ce père souriant ? Les sept ans sont passés.  
Voici le marronnier. Debout à sa fenêtre  
Qu'ombragent les rameaux de l'arbre du chemin,  
La comtesse pensive et le front dans sa main,  
Cherche aussi du regard celui qui va paraître.  
Un cri joyeux l'annonce, il s'élance : — C'est moi !  
Votre fils, votre frère ! Oh ! j'ai pris de la peine !  
Mais la récompense est certaine,  
Et ce papier signé du roi  
Est mon brevet de capitaine.  
Je serai général. Je donne à Louison,  
A Fanchette une dot ; à mon père, à ma mère  
Une vieillesse aisée, une arrière-saison  
Plus que le printemps même et fleurie et prospère. —  
La dame écoutait ce discours  
Interrompu vingt fois et mêlé de caresses :  
C'étaient là des succès, c'étaient là des prouesses  
Qu'avec un saint orgueil on accueille toujours.  
Son fils n'en avait pas pour elle !  
Il sommeillait sa vie au galop d'un cheval,  
Au bal, au lansquenet, à la pièce nouvelle,  
Fier d'un beau nom porté si mal.  
Le père menaçait, la mère désolée  
Conjurait, suppliait : l'ingrat répondait : — Non ;  
Aux autres les efforts, aux autres la mêlée !  
Ce que j'ai me suffit. Le rien-faire est si bon !  
Ainsi passaient les jours, les mois, l'année entière ;  
Et celle dont Perrette enviait le blason,  
Et surtout les écus ouvrant toute carrière,  
Murmurait elle-même avec plus de raison :  
— Qu'elle est heureuse la meunière !

Il est temps que nous nous arrêtons, car tout le  
volume y passerait, et nous voulons vous laisser le  
plaisir des recherches et des surprises dans cet agréa-  
ble livre, que vous vous procurerez à coup sûr, et  
que vous lirez en famille. Missionnaire de paix, et  
de pureté, de simplicité, émané du cœur d'un chrétien  
et d'un honnête homme, le nouvel ouvrage de M. Vio-  
leau fera, nous l'espérons, son chemin dans le monde,  
et remplira le but de l'auteur, en semant le bien sur  
son passage, en faisant aimer à la jeunesse le foyer  
domestique, en consolant, par ses chastes et pieux ac-  
cents, quelques âmes isolées. C'est là la mission du  
poète, et si, pour employer le langage mythologique,  
l'or du Pactole ne se mêle pas aux flots de Castalie



en revanche Dieu lui donne de plus nobles biens : — la paix de la conscience, le goût des choses divines et cette sympathie des âmes élevées, qui faisait dire autrefois au chantre des *Méditations* :

J'ai des cœurs inconnus où la Muse m'écoute,  
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,  
Invisibles échos répandus sur ma route  
Pour me renvoyer des concerts !

M. F.

## Littérature Etrangère.

### EL POETA Y EL PASTELERO.

Escribió cierto poeta  
Una obrita en lindos versos,  
Haciendo grandes elogios  
De un vecino pastelero.

Y este para no mostrarse  
Ingrato ni desatento,  
Quiso hacerle de su mano  
Un pastel con todo empeno.

Luego, notando el poeta  
Que en el fondo había puesto  
El papel que contenía  
La producción de su ingenio,

Dándose por ofendido,  
Le reconvino muy serio ;  
Mas pudo calmar su enojo  
Con decirle el pastelero ;

« Amigo, estamos iguales,  
Pues entrambos hemos hecho  
Tú, versos sobre pasteles,  
Yo, pasteles sobre versos. »

D. PABLO DE JÉRICA.

### LE POÈTE ET LE PATISSIER.

Certain poète avait écrit une petite pièce en vers badins, où il faisait de grands éloges d'un pâtissier son voisin.

Celui-ci, pour ne se montrer ni ingrat ni négligent, voulut lui faire de ses propres mains un pâté avec tout le soin possible.

Le poète, remarquant que le compère avait placé dessous le papier qui contenait le produit de son génie, se crut offensé et l'accueillit avec colère. Mais le pâtissier lui dit, cherchant à le calmer :

« Ami, nous sommes quittes ; car tous deux nous avons fait, vous des vers sur mes pâtés, moi des pâtés sur vos vers. »

Mlle LOUISE MERCIER.

## BONNE VOLONTÉ NE SUFFIT PAS

### COMÉDIE EN UN ACTE.

#### PERSONNAGES.

M<sup>me</sup> MALGRAS, lingère-modiste, 65 ans.  
M<sup>me</sup> VATOUT, son amie.  
M<sup>me</sup> veuve LARIDON.  
ANNE-MARIE, nièce de madame Malgras, 20 ans.  
JENNY, petite voisine, 15 ans.

*La scène se passe dans un gros bourg.*

Le théâtre représente une boutique de lingerie-modes, toute grande ouverte sur la rue.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MALGRAS, ANNE-MARIE.

MADAME MALGRAS, lui passant un bonnet. Ajoutez un nœud, là, ma nièce ; un autre, ici ; et un troisième, un peu plus bas.

ANNE-MARIE. Ce sera bien lourd, ma tante.  
MADAME MALGRAS. Cela grossira le mémoire de Madame Laridon, d'un mètre de ruban, et cela n'en fera pas plus mal.

ANNE-MARIE. Pour le mémoire ?

MADAME MALGRAS. Et pour le bonnet, mademoiselle ; d'ailleurs, le grand art du commerce, c'est de pousser le client à la consommation.

ANNE-MARIE. Celui de la lingère n'est-il pas de faire, avant tout, des coiffures élégantes et séyantes ?

MADAME MALGRAS, elle retourne dans ses mains un bonnet ridicule. Eh bien ! mais !...

#### SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME LARIDON.

MADAME MALGRAS. Voilà, voilà, madame Laridon ; ne vous impatientez pas ; les brides à coudre ; deux minutes à attendre ; et vous pourrez vous vanter d'avoir



le plus joli bonnet qui soit sorti de mon magasin, depuis longtemps.

MADAME LARIDON. Tant mieux pour vous, madame Malgras; ce bonnet là, va à la noce; à une noce très comme il faut; où il y aura des bonnets parisiens, et, même, à ce qu'on dit, des chapeaux; s'il fait florès, je vous en commande, sur-le-champ, une demi-douzaine d'autres; je raffole des bonnets à rubans, moi! Je les ai pris tard, parce que feu M. Laridon avait sur la toilette d'absurdes préjugés; aujourd'hui, je me dédommage!

MADAME MALGRAS. Et vous avez raison; cela vous coiffe si bien, d'ailleurs; non, mais, en vérité, quand vous avez un bonnet à rubans sur la tête, je connais plus d'une jeunesse, qui ne s'aviserait point de lutter avec vous d'agrément!

MADAME LARIDON. Vous ai-je montré ma robe neuve?

MADAME MALGRAS. Pas encore.

MADAME LARIDON. C'est en cachemire fond blanc, avec des petits bouquets verts, rouges et bleus; c'est tout à fait mignon.

MADAME MALGRAS. J'espère que vous y allez assortir une ceinture?

MADAME LARIDON. Une ceinture!

MADAME MALGRAS. C'est du dernier genre.

MADAME LARIDON. Eh bien! alors, madame Malgras, comme je n'ai plus que le temps juste de m'habiller, il faut que vous veniez à la maison avec vos cartons; nous assortirons cela chez moi.

MADAME MALGRAS. Pour vous, chère madame Laridon, je ne compte ni mes pas ni mes peines. (Elles sortent ensemble; madame Laridon porte triomphalement son bonnet à la main; et madame Malgras, des cartons.)

### SCÈNE III.

ANNE-MARIE, seule.

Encore un bonnet qui va nous enlever des pratiques. Il est affreux, ce bonnet; le goût de ma pauvre tante se perd de jour en jour; mais bien habile celui qui l'en ferait convenir! Si elle ne consent enfin à tenir la promesse qu'elle m'a faite depuis si longtemps de me céder sa petite boutique, tout le monde l'aura désertée lorsque j'en deviendrai la maîtresse; et puis...

### SCÈNE IV.

ANNE-MARIE, JENNY.

JENNY. Et puis, ton mariage avec Jean Lenoir s'en trouve reculé d'autant!

ANNE-MARIE, debout. Comme c'est beau d'écouter aux portes!

JENNY. Des portes! où donc prends-tu des portes, ici, toi? On passe, on t'entend rêvasser, et l'on entre pour te donner la réplique.

ANNE-MARIE. C'est d'une obligeance!

JENNY. Tu m'en veux d'avoir surpris ton secret? Ce n'était pas bien difficile: d'abord, les premières violettes du bois, on sait qui les cueille, et l'on sait à qui elles viennent; ensuite, madame Lenoir ne se gêne pas pour parler de ton mariage avec son fils, dès que ta tante se sera décidée à te laisser son commerce;

par exemple, avant cela, elle ne veut pas qu'il en soit question, ce dont Jean enrage, et ce qui te contrarie, peut-être un peu.

ANNE-MARIE. Mademoiselle Jenny, vous me semblez avoir la langue bien effilée, ce matin.

JENNY. C'est l'effet du grand air.

ANNE-MARIE. Alors, vous ne feriez pas mal de vous aller mettre à l'abri, chez vous.

JENNY. Oh! ces grandes filles, font-elles un embarras!... Eh bien, vois-tu, Anne-Marie, tes airs ne m'effarouchent pas le moins du monde, et ne m'empêchent nullement de t'aimer de tout mon cœur.

### SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME VATOUT.

MADAME VATOUT. Bonjour, petites filles; madame Malgras n'est pas là? Qu'as-tu donc, Anne-Marie, tu parais toute soucieuse?

ANNE-MARIE. Je n'ai rien, madame Vatout, rien, je vous l'assure.

JENNY. Ne l'en croyez pas, madame Vatout; elle a quelque chose, je le sais moi!

ANNE-MARIE. Jenny!

MADAME VATOUT. Va, va, ne rougis pas, ma mignonne; je t'ai devinée, et c'est précisément ce qui m'amène.

ANNE-MARIE. Comment?

MADAME VATOUT. Ta tante n'a pas le sens commun, ayant 1200 livres de rente, de ne pas s'exécuter carrément, et de reculer sans fin ton mariage avec Jean Lenoir, qui est un garçon honnête et laborieux, en ne cessant de reculer l'époque où elle te doit laisser sa maison. Voici plusieurs jours que ces choses me trottent dans la cervelle; il faut qu'elles en sortent; et elles en vont sortir; je le dois à la tendre amitié que j'avais pour ta mère et que j'ai reportée sur toi.

ANNE-MARIE. Vous êtes bien bonne, madame Vatout, mais...

MADAME VATOUT. Craindrais-tu, par hasard, que je manquasse d'adresse et de tact?

ANNE-MARIE, embarrassée. Ce n'est pas cela.

JENNY, à part. Au contraire!

MADAME VATOUT. L'on sait s'y prendre, mon enfant; tu verras! Il est onze heures; je veux qu'avant la nuit, on soit chez le notaire à dresser ton contrat de mariage!

ANNE-MARIE. Vous savez, chère madame, que ma tante est d'une grande susceptibilité!

MADAME VATOUT. On ménagera sa susceptibilité.

ANNE-MARIE. Je serais désespérée que, dans le but de m'être utile, il lui fût fait quelque peine.

MADAME VATOUT. Qui y songe?

ANNE-MARIE. A la mort de ma mère, elle m'a recueilli, et son hospitalité m'a été bienveillante et douce.

MADAME VATOUT. Elle ne t'a pas donné de coups de bâtons; l'on sait cela.

ANNE-MARIE, avec reproche. Madame Vatout!

MADAME VATOUT. Je plaisante. (Regardant au dehors.) Ah mon Dieu! est-ce madame Laridon que j'aperçois là-bas? qu'est-ce donc qu'elle a sur la tête? Où ça va-t-il? D'où ça vient-il? Est-ce un bonnet? Est-ce un chapeau? Qui lui a fait la mauvaise plaisanterie de lui vendre cette horreur?

JENNY, regardant aussi. J'ai vu cela quelque part.



ANNE-MARIE, à Jenny. Chut! (A madame Vatout.) Ma tante n'accompagne-t-elle pas madame Laridon?

MADAME VATOUT. Elle l'accompagnait, mais elle la quitte et revient de ce côté.

ANNE-MARIE, prenant des ciseaux et une pelote. Eh madame Laridon!

MADAME VATOUT. Elle a l'air de se diriger vers un des villages voisins.

ANNE-MARIE. Jenny, m'accompagnes-tu?

JENNY, bas. Où ça? Au bonnet de madame Laridon?

ANNE-MARIE, bas. Peut-être!

JENNY. Donne-moi la pelote.

ANNE-MARIE. Madame Vatout, veuillez m'excuser; j'ai une course à faire.

MADAME VATOUT. J'allais t'engager à en prétexter une; mais, reviens vite; je tiens la partie gagnée!

## SCÈNE VI.

MADAME VATOUT seule, et suivant Anne-Marie des yeux.

Chère enfant, sois tranquille; je prends tes intérêts en main! Personne n'y songe, ou ne l'oserait; pourtant!... Ah! c'est que madame Malgras vous a, parfois, des façons capables de faire rentrer au gosier les paroles qui voltigeaient sur les lèvres! Mais moi, ces façons-là, je ne m'en laisse point intimider; d'ailleurs, dans le cas actuel, mon amitié pour Anne-Marie, celle qui me liait à sa défunte mère, me font une loi de parler, et je ne faillirai point à ma mission! Il s'agit d'amener madame Malgras à une abdication irrévocable.

## SCÈNE VII.

MADAME VATOUT, MADAME MALGRAS.

MADAME VATOUT, sollicitude exagérée. Tu parais bien échauffée, ma chère amie!

MADAME MALGRAS. J'ai marché un peu vite.

MADAME VATOUT. Assieds-toi; mets ton châle.

MADAME MALGRAS, geste de refus. Bien obligée!

MADAME VATOUT. C'est qu'à notre âge, un refroidissement est dangereux!

MADAME MALGRAS. Notre âge!

MADAME VATOUT. Dame! notre printemps est loin; nos têtes se font chenues!

MADAME MALGRAS. Mais!...

MADAME VATOUT. Après la fraîcheur qui prend les devants, s'en vont, peu à peu, comme des feuilles qui tombent, les forces et la santé.

MADAME MALGRAS. Parle pour toi; je me porte à merveille, et ne me suis jamais sentie plus de vigueur. (Elle tousse.)

MADAME VATOUT. Voilà un asthme qui te dément.

MADAME MALGRAS. C'est une pituite.

MADAME VATOUT. C'est un asthme; tu travailles trop aussi; il arrive un moment, vois-tu, où le repos devient une nécessité.

MADAME MALGRAS. Cette nécessité ne se fait point sentir.

MADAME VATOUT, continuant. Où d'ailleurs le goût, resté stationnaire, ne peut manquer de paraître suranné.

MADAME MALGRAS. Plait-il?

MADAME VATOUT. Je t'avoue que j'ai entendu quelques-

unes de tes anciennes pratiques en faire la remarque.

MADAME MALGRAS. Des impertinentes.

MADAME VATOUT. Vraiment, disaient-elles en examinant tes fichus, on ne reconnaît plus là, cette grâce, cette coquetterie, qui présidait à ce que confectionnait autrefois madame Malgras.

MADAME MALGRAS. Les sottes!

MADAME VATOUT. Ses bonnets, ajoutaient-elles, ses bonnets n'offrent plus de variété; ce sont toujours les mêmes garnitures, écrasées ou boiteuses; les mêmes formes de l'autre monde; elle a beau se mettre des gravures de modes sous les yeux, ce qu'elle nous donne n'en est pas la copie, mais la caricature!

MADAME MALGRAS, tremblante de colère. Et vous vous faites l'écho de semblables absurdités!

MADAME VATOUT. Vérités, ma pauvre amie; vérités dures, cela est certain, mais vérités incontestables; je suis forcée d'en convenir.

MADAME MALGRAS. Est-ce pour me répéter ces compliments que vous avez pris la peine de sortir ce matin?

MADAME VATOUT. Un peu!

MADAME MALGRAS. Vous n'attendez pas que je vous en exprime ma reconnaissance?

MADAME VATOUT. Je n'ai pas tout dit!

MADAME MALGRAS. Je vous fais grâce du surplus.

MADAME VATOUT. Même quand il s'agirait de relever ta maison qui baisse, baisse d'une façon désastreuse? Oui, désastreuse! Il n'y a qu'à voir combien de temps tes bonnets restent en montre.

MADAME MALGRAS. Parce que je maintiens mes prix.

MADAME VATOUT. Parce qu'ils ne répondent pas aux besoins du jour. Certes! tu n'en es pas encore à commettre de ces choses sans nom, comme ce que madame Laridon a arboré ce matin; mais tu y viendras!

MADAME MALGRAS, pincée. Ah! le bonnet de madame Laridon n'a pas le bonheur de vous plaire?

MADAME VATOUT. Grand Dieu! Est-ce que?...

MADAME MALGRAS. Précisément!

MADAME VATOUT. Tes mains ont commis cette énormité?

MADAME MALGRAS. Mon goût suranné l'a conçue, et mes mains l'ont exécutée, ou à peu près.

MADAME VATOUT. Ma pauvre enfant, ce bonnet t'achève!

MADAME MALGRAS. En vérité?

MADAME VATOUT. Il est ridicule, au superlatif, tout bonnement.

MADAME MALGRAS. Tout bonnement, ce n'est pas mon avis.

MADAME VATOUT. Il va t'enlever le peu de clientes qui te sont demeurées fidèles.

MADAME MALGRAS. On verra donc ce désastre!

MADAME VATOUT. Il est tout vu. Un seul moyen te reste pour que ta maison ne soit pas perdue, sans ressource: passe-la à ta nièce.

MADAME MALGRAS, s'emportant. Enfin, voilà la raison de toutes les amertumes dont on m'abreuve depuis une heure! Ma nièce! céder ma maison à ma nièce! me retirer le pain de la bouche pour ma nièce! Avec cela qu'elle est capable de quelque chose, ma nièce!

MADAME VATOUT. C'est une ouvrière accomplie.

MADAME MALGRAS, reprenant son ton froid. Oui! d'ailleurs.

MADAME VATOUT. Elle n'a pas été longue à te distancer.



MADAME MALGRAS. Voyez un peu!  
MADAME VATOUT. Dans ses mains, ta maison va redevenir ce qu'elle était jadis; tout le monde s'y donnera de nouveau rendez-vous.

MADAME MALGRAS. Quelle chance! Et c'est à Anne-Marie qu'en reviendra la gloire.

MADAME VATOUT. Oh, dame! si tu voulais continuer à t'en mêler, tout serait gâté!

MADAME MALGRAS. Que voilà donc quelque chose de poli!

MADAME VATOUT. Je ne t'ai pas offensée, j'espère?

MADAME MALGRAS. Par exemple!

MADAME VATOUT. Je n'ai voulu que t'éclairer.

MADAME MALGRAS. C'est fait.

MADAME VATOUT. L'amitié que je porte, à toi et à ta nièce a seule inspiré mes paroles.

MADAME MALGRAS. J'en suis persuadée.

MADAME VATOUT. Entre amies, d'ailleurs, on se doit la vérité.

MADAME MALGRAS. Et tu as acquitté ta dette.

MADAME VATOUT. A charge de revanche!

MADAME MALGRAS. Je n'aurai garde d'y manquer!

MADAME VATOUT. Que je suis contente de te voir si bien prendre la chose!

MADAME MALGRAS. N'est-ce pas?

MADAME VATOUT. Ainsi, c'est entendu, tu te retires, tu abduques; et madame Lenoir va laisser enfin son gars libre de devenir l'heureux époux d'Anne-Marie.

MADAME MALGRAS. Ce sera très-touchant.

MADAME VATOUT. Tu dis cela d'un drôle d'air!

MADAME MALGRAS. Erreur!

MADAME VATOUT. Ne reviens pas sur ta décision, au moins.

MADAME MALGRAS. Elle est définitive.

MADAME VATOUT. Tu me rends bien heureuse!... Je m'en vais faire part de cette bonne nouvelle au pauvre Jean et à sa mère.

MADAME MALGRAS. Admirablement trouvé!

MADAME VATOUT, à part en s'en allant. Allons! il faut convenir que je m'en suis tirée avec autant de bonheur que d'adresse.

## SCÈNE VIII.

MADAME MALGRAS, seule.

J'étouffe!... Il était temps qu'elle partît, ma patience était à bout! Mon goût, un goût suranné! mes modes, des caricatures! Eh bien! on va le revoir à l'œuvre, ce goût suranné; on en reverra sur toutes les épaules de ces caricatures. Ah! je n'ai plus qu'à m'asseoir dans quelque vieux fauteuil et à tourner mes pouces au soleil! Ah! je ne suis plus bonne à rien! Ah! c'est mademoiselle ma nièce qui possède l'habileté par excellence! Fort bien!

## SCÈNE IX.

MADAME MALGRAS, ANNE-MARIE.

ANNE-MARIE, à part. Le mal est réparé!

MADAME MALGRAS. Anne-Marie!

ANNE-MARIE. Ma tante.

MADAME MALGRAS. Faites vos paquets.

ANNE-MARIE, stupéfaite. Vous dites, ma tante?

MADAME MALGRAS. Qu'avec moi vous ne progressiez point; que vous n'acquériez ni goût, ni rapidité, et

qu'avant de remettre ma maison dans vos mains, je trouve nécessaire que vous alliez passer un an ou deux à Paris.

ANNE-MARIE, avec larmes. Ma tante!

MADAME MALGRAS. J'y ai une bonne amie établie lingère-modiste, ainsi que moi; c'est à elle que je vous adresse. Nous en avons causé dans le temps, et je sais que vous en serez parfaitement regue.

ANNE-MARIE. Oh! ma tante! je vous en supplie!

MADAME MALGRAS. Oui, cela vous causera d'abord quelque deuil; mais, peine ou bonheur, tout se calme, vous vous consolerez. Il est bon de se dépayser un peu, voyez-vous!

ANNE-MARIE. Mais, ma tante, oubliez-vous?

MADAME MALGRAS. Jean Lenoir? nullement; c'est un moyen de mettre son affection à l'épreuve; s'il vous aime de la bonne sorte il vous attendra!

ANNE-MARIE, assise et accablée. M'en aller!

MADAME MALGRAS. Faites vos paquets; je vais m'informer de l'heure exacte à laquelle passe le convoi de Paris.

## SCÈNE X.

ANNE-MARIE, seule, puis MADAME VATOUT et JENNY.

ANNE-MARIE. M'en aller! quitter ce cher pays où tout le monde me connaît et m'aime! où l'air est si pur! où l'ombre des bois est si fraîche!... Ah! jamais je n'en aurai le cœur.

MADAME VATOUT, entrant de droite. Eh bien! tu es contente, pas vrai? J'ai mené les choses rondement et adroitement? Ah! l'on aurait volontiers regimbé, mais j'ai mis en avant de si victorieuses raisons...

ANNE-MARIE, debout. C'est juste! vous avez parlé à ma tante de moi, de sa maison, de Jean Lenoir?

MADAME VATOUT. Ne te l'avais-je pas promis?... (ici Jenny arrive et s'accorde sur l'un des comptoirs.)

ANNE-MARIE. Je n'ai plus besoin de chercher ailleurs la cause du malheur qui me frappe.

MADAME VATOUT. Hein?

JENNY. Madame Vatout aura brouillé les cartes!... (A part.) C'est sa coutume. Bonne volonté ne suffit pas.

MADAME VATOUT. Brouillé les cartes, allons donc!

ANNE-MARIE. Madame Vatout, ma tante vient de me signifier que je partais aujourd'hui même pour Paris.

MADAME VATOUT et JENNY. Pour Paris!

ANNE-MARIE. Malgré votre désir de m'être utile, malgré votre amitié dont je suis sûre, vous aurez froissé ma tante dans son amour-propre, et...

JENNY, l'interrompant. Et c'est à la pauvre Anne-Marie que revient la charge de payer les pots cassés.

MADAME VATOUT. Ce que vous dites là n'est pas possible!

ANNE-MARIE. Hélas!

MADAME VATOUT. De ma vie je ne m'étais trouvé tant d'éloquence et de finesse!

JENNY. C'est étonnant comme madame Vatout me rappelle certaine histoire d'ours et de pavé qu'on nous a lue dernièrement à la classe du soir.

MADAME VATOUT. Ours!... pavé!... Que veut dire cette bavarde? ne faut-il pas qu'elle fourre son nez partout? Mais, va, console-toi, ma petite Anne-Marie, je vais reprendre ta tante en sous-œuvre, et cette fois...

ANNE-MARIE. Oh! je vous en prie, chère madame, ne vous donnez pas cette peine!



MADAME VATOUT. Pardon, pardon, mon honneur s'y trouve engagé!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME MALGRAS.

MADAME MALGRAS, à sa nièce. Le convoi passe à six heures précises; il en est deux. Vous avez donc à vous quatre grandes heures pour vos adieux.

MADAME VATOUT. Ah ça, ma vieille amie, tout cela n'est point sérieux, n'est-ce pas? (Madame Malgras la regarde et se détourne sans répondre.) Tu t'amuses à nos dépens? (Même jeu.) Moi, qui viens de parler à madame Lenoir, laquelle se dispose à se rendre ici, accompagnée de son fils, afin de convenir avec toi de l'époque du mariage de ces deux jeunes gens!

MADAME MALGRAS. Rien de plus facile; leur mariage aura lieu, sauf modification d'idées, de part ou d'autre, de la Pentecôte prochaine en deux ans.

MADAME VATOUT. Deux ans!

MADAME MALGRAS. Deux ans.

MADAME VATOUT. Allons, décidément, tu es absurde!

MADAME MALGRAS, très-digne. Madame Vatout!

MADAME VATOUT. Tu n'as ni cœur, ni âme, ni entraîles! Tu n'aimes point ta nièce, tu n'aimes personne!

MADAME MALGRAS. Madame!

ANNE-MARIE, s'avançant. Ma tante, pardonnez à la vivacité des paroles de madame Vatout; vous savez qu'elles ne viennent point de son cœur.

MADAME MALGRAS. Ma nièce, ceci est une affaire qui nous concerne; veuillez ne vous en point mêler.

ANNE-MARIE. Chère tante, comme je suis la cause involontaire de ce débat, permettez-moi de vous désobéir. (S'animant.) Chère tante bien-aimée, madame Vatout sait, nous savons tous que votre cœur est excellent, que votre visage un peu froid cache une âme tendre, que vos amis et vos parents vous sont chers. N'en suis-je pas une vivante preuve? Ne m'avez-vous pas recueillie toute petite, pauvre orpheline que j'étais! me faisant plus tard donner de l'éducation, me parant comme les plus riches de notre bourg; et ensuite prenant la peine de m'enseigner vous-même un état qui m'assure mon pain quotidien? Ah! ma tante, ces sortes de bienfaits ne s'oublient point; ils restent gravés dans le cœur; ils vous ont acquis mon amour et ma reconnaissance, en même temps que le respect l'estime des gens de ce pays, madame Vatout à leur tête.

MADAME VATOUT. Elle le sait bien!

ANNE-MARIE, continuant. Et ces sentiments-là, rien ne les saurait altérer! Vous pouvez, fermant les yeux sur ma grande douleur, vous pouvez m'éloigner de vous. J'en pleurerai tous les jours de ma vie, mais cela ne saurait faire que pendant quinze ans vous n'ayez eu pour moi des bontés maternelles, et que je ne vous doive en retour une soumission absolue. (Madame Malgras baisse les yeux et soupire.) Cependant, chère tante, s'il était possible que vous revinsiez sur votre décision, que vous me voulussiez bien garder auprès de vous, oh! je ne vous demandais plus ni de me permettre de vous succéder dans votre maison, ni rien autre chose; rester ici, auprès de vous, auprès des tombes qui me sont chères, auprès de mes amies d'enfance, de notre clocher, de tout ce qu'on aime, oh! ce serait une félicité!

MADAME VATOUT, à Madame Malgras, après s'être mouchoée avec son mouchoir. Si tu ne te rends...

ANNE-MARIE. Et puis, ma tante, vous êtes habituée à mes soins et à ma tendresse, et, quand vous vous lèverez et vous vous coucherez, vous chercherez en vain quelqu'un à qui donner le baiser du matin et du soir; quand vous seriez indisposée, ce serait une étrangère qui s'assierait à votre chevet. (Avec grâce.) Enfin, quand vous sentirez un petit besoin de gronder, votre nièce ne serait plus là pour vous écouter dire avec tout le respect qu'elle vous doit. (Madame Malgras sourit.)

MADAME VATOUT, poussant Anne-Marie dans les bras de sa tante. Accroche-toi donc à son cou et ne t'en détache pas qu'elle ne se soit rendue! (Madame Malgras embrasse Anne-Marie.)

MADAME VATOUT. Eh bien! et moi? (Madame Malgras lui serre la main.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME LARIDON. (Le bonnet de madame Laridon est tout à fait convenable.)

MADAME LARIDON. Mes six bonnets! mes six bonnets! Ah! ma chère madame Malgras, je suis dans le ravissement! C'est-à-dire qu'il n'y a pas jusqu'à un mioche de dix ans qui ne m'ait fait compliment de mon bonnet!...

MADAME MALGRAS, examinant le bonnet de madame Laridon. Eh mais!...

JENNY, à part. Aïe!

MADAME VATOUT, à madame Laridon. Ce n'est pas là le...

ANNE-MARIE, à madame Vatout. Chut!

MADAME MALGRAS. Il me semble... on dirait... Je ne me trompe pas; ce bonnet a été retouché.

MADAME LARIDON. Un nœud qui tombait, et que votre nièce, qui passait par là, a rajusté, voilà tout; il est vrai que pour cela il lui a fallu démonter entièrement le bonnet. Mais j'étais en avance; et, d'ailleurs, elle a eu extraordinairement vite fait.

MADAME MALGRAS. Ah! (Anne-Marie regarde sa tante d'un air caressant et supplie.)

MADAME VATOUT, riant très-fort. Je comprends!

JENNY, à part. Madame Vatout nous garderait-elle un nouveau pavé?

ANNE-MARIE. Oui, ma tante, madame Vatout comprend qu'il faut votre œil exercé pour découvrir que ce bonnet a été retouché, tant il y a peu de différence entre ce qu'il est et ce qu'il était ce matin.

MADAME MALGRAS. Anne-Marie, tu es une fille d'esprit; et, ce qui vaut mieux encore, tu as un cœur plein de délicatesse. Dès aujourd'hui, je te fais la maîtresse de céans, et moi, je me retire à mon premier étage; je te donne, entends-tu? je te donne ma maison, reconnaissant hautement que dans tes mains elle ne saurait périr. Ton mariage avec Jean Lenoir sera affiché dimanche à la mairie, et vos premiers bans publiés. (Anne-Marie baise avec effusion les mains de sa tante.)

MADAME VATOUT. A la bonne heure! N'ai-je pas annoncé que tout cela finirait ainsi?

JENNY. Au moins, ce n'en est pas à vous la faute.

MADAME VATOUT. Péronnelle!

MADAME LARIDON, à Anne-Marie. Nous les ferons vert pomme, bleu de ciel, chocolat, café au lait, acajou et panaché, n'est-ce pas, ma petite!

ANNE-MARIE, souriant. Si vous le permettez, madame, nous en recauserons tantôt, et ma tante voudra bien nous éclairer de ses conseils.

MADAME VATOUT, à part. Est-elle adroite! C'est mon exemple qui lui profite!

ADAM BOISGONTIER.



## LE PÊCHEUR DE PERLES.

Aux environs de Dunkerque, non loin des bords de la mer, s'élevait une maison modeste, mais gracieuse et d'un extérieur confortable; une porte verte donnait passage dans une cour ombragée d'un noyer et de trois beaux tilleuls: Un treillage, tout garni de cobéas grimpants et de volubilis, séparait cette cour d'un jardin. Certainement cette habitation était loin d'égaler la prétentieuse élégance de plus d'une maison du voisinage; elle n'eût pu convenir ni à un banquier, ni à l'artiste en renom, encore moins à la femme à la mode, ce devait être la demeure d'une âme froissée et méditative qui fuit le bruit du monde, et ne peut plus trouver son bonheur que dans le recueillement et les beautés silencieuses de la nature.

Assises dans un salon au rez-de-chaussée et donnant sur le jardin, deux femmes étaient en ce moment occupées à des travaux d'aiguille; sur un guéridon placé devant elle, se groupaient de nombreux écheveaux de laine destinés à la fabrication d'une de ces œuvres de fantaisie que la patience et l'adresse d'une main féminine ont seules le pouvoir d'exécuter.

À côté des deux dames, une vieille servante, dans le plus sévère costume flamand, un tambour à dentelle sur les genoux, faisait méthodiquement tourner ses fuseaux, et leur bruit monotone troublait seul le silence qui régnait dans cette pièce.

Un rayon de soleil déjà pâli par le mois de septembre venait dorer de sa teinte douce les blonds cheveux de la plus jeune, et ajouter encore à l'éclat d'un visage de seize ans.

La seconde des deux dames avait au plus trente-six ans, cependant quelques légers fils d'argent se mêlaient à l'ébène de ses cheveux; et soit que la maladie eût empreint son cachet sur son front, soit que des souffrances morales eussent creusé ses joues, elle en paraissait davantage.

Elle avait été mariée à l'âge de seize ans à M. Alfred Delille, capitaine au long cours. Leur alliance fondée sur une affection d'enfance, n'avait trouvé d'autre obstacle que les sages observations faites à la jeune fille sur la vie d'angoisses qui l'attendait; car, hélas! la femme du marin est presque toujours séparée de son mari.

Le capitaine faisait de longs voyages dont le plus court ne durait pas moins d'une année. Deux fois déjà la fortune avait paru lui sourire, et deux fois la mer avait détruit toutes ses espérances.

Malgré les prières et les larmes de sa femme, le courageux marin voulut encore une dernière fois tenter la fortune! et quelques mois après son dernier désastre, il partait sur un beau vaisseau auquel il avait confié ses dernières ressources, le *Brisant*.

Le *Brisant* mit à la voile et vogua vers Ceylan, car le capitaine était un des adjudicataires de la pêche aux perles.

Depuis ce jour, c'est-à-dire onze mois avant l'époque où se passe notre récit, la moindre menace d'o-

rage jetait madame Delille dans des angoisses mortelles.

« Mère, dit tout à coup la jeune fille en levant de dessus sa tapisserie ses yeux d'un bleu limpide et montrant son frais visage qui respirait le plus insouciant bonheur, à quoi penses-tu donc aujourd'hui? tu ne m'as pas encore adressé un mot!

— Que tu es heureuse, ma Blanche! répondit la jeune mère avec un long soupir; à ton âge on ne prévoit ni dangers ni malheurs! on vit heureux du présent, confiant dans l'avenir!... Il y a juste dix-sept ans aujourd'hui que je me mariai avec Alfred! et ce jour si heureux pour moi a cependant été suivi de...

— Eh bien! pourquoi ne serait-ce pas pour toi un jour de bonheur? Pourquoi te tourmenter ainsi? depuis tant d'années que la profession de mon père le retient loin de nous, ne peux-tu donc t'accoutumer à son absence? nous aime-t-il moins pour cela? ne sais-tu pas que toutes ses pensées, toutes ses affections sont pour nous?... Mais tu vas voir, dit Blanche en se levant et en embrassant tendrement sa mère, tu vas voir que c'est moi qui vais être forcée de te gronder...

— Que tes caresses me sont douces! dit Jeanne en essuyant une larme qui, malgré ses efforts, glissait sur sa joue pâle... Tu as raison, je manque de force... Mais aussi en épousant ton père je n'avais pas bien compris cette vie de tortures! Je croyais suivre mon époux, vivre de sa vie, mourir de sa mort! Déjà l'hiver approche, et avec lui la tempête, les ouragans, les naufrages!... Oh! quand viendra donc enfin le moment où nous serons réunis pour toujours!

— Il est plus près que vous ne le croyez, ma chère maîtresse, reprit Gudule avec vivacité en suspendant un moment le bruit de ses fuseaux: j'ai vu cette nuit une grande plaine toute dorée de blonds épis, puis une prairie verte et riante où paissaient de nombreux troupeaux. Une chèvre est venue à moi bondissant, et par ses caresses et son bruyant langage, elle m'invitait à débarrasser ses mamelles rebondies et pleines du meilleur lait!... Or, cela signifie bonheur! richesse etc...

— Peux-tu bien, ma chère Gudule, attacher quelque importance à des songes? reprit Jeanne avec l'air d'un doux reproche. Dieu en nous ôtant la connaissance de l'avenir a voulu nous éviter de grands chagrins; à quoi sa prévoyance servirait-elle, si nous pouvions le lire dans nos rêves? Heureusement Blanche est trop raisonnable pour croire à ces superstitieuses interprétations, autrement je te prierais de garder pour toi cette crédulité innée dont je n'ai jamais pu te guérir! »

Gudule baissa la tête; elle murmura quelques mots entre ses dents, et reprit ses fuseaux en les faisant tourner avec plus de vitesse que de coutume. C'était ainsi que se traduisait ordinairement la mauvaise humeur de la bonne et fidèle servante.



« Je t'ai fait de la peine, ma pauvre Gudule, ajouta la jeune femme au bout de quelques instants, mais tu sais que je n'en apprécie pas moins ton excellent cœur et tes bonnes intentions. » Et en disant cela elle tendit la main à sa vieille gouvernante, qui la serra avec effusion.

Les fuseaux de Gudule avaient repris leur marche accoutumée, et Blanche, malgré son désir de voir rompre le silence monotone qui régnait autour d'elle, n'osait adresser la parole à sa mère.

« Comme le temps est calme! hasarda enfin la jeune fille, l'Océan sera propice à la navigation.

— L'Océan! reprit sa mère avec vivacité en sortant tout à coup de sa rêverie et comme répondant à une pensée intime... Oui, l'Océan... c'est là qu'est attachée ma vie!... il est terrible dans sa colère! admirable et sublime quand il est pacifique! là sont confondus les trois règnes de la nature, animaux, minéraux, végétaux! partout des êtres gigantesques dont la grandeur effraye ou dont la petitesse étonne! des mollusques si transparents, qu'ils échappent à la vue comme au toucher!... des milliers de coquillages polis comme le diamant, parés d'arabesques délicates! là des forêts de corail! des rochers de nacre de perles! des êtres vivants que l'on prendrait pour des minéraux ou des végétaux, tant leur forme est incertaine, tant leurs couleurs sont douteuses! Les encrines, par exemple, ressemblent si parfaitement à un arbre, qu'on leur a donné le nom de palmiers de mer. A côté, voici des étoiles de mer que l'on aperçoit au fond d'une eau transparente; des polypes aux formes étranges, nuancés des plus riches couleurs, et variant avec tant de mobilité, que l'œil surpris les prendrait pour les curieux dessins du kaléidoscope! des oursins vermeils, veloutés comme la pêche, épineux comme la châtaigne! d'admirables coquilles nacrées, à reflets d'or, voguant sur l'eau comme une frêle nacelle, et dont l'homme a, dit-on, tiré tout le système de la navigation!

« Oh! que notre terre est mesquine, à côté de toutes ces grandeurs! Ici encore de longues chaînes de montagnes... des volcans dont les cratères, foyers toujours ardents, vomissent la lave bouillante, jetant à la surface des mers les fondements d'îles nouvelles, et pendant qu'elles apparaissent ainsi à nos yeux étonnés, sur d'autres points opposés, des continents bien connus disparaissant pour toujours, englobés par révolutions de l'Océan!

« Au milieu de l'anserine aux longues tresses de soie et de ces algues qui teignent de pourpre le courant où elles s'établissent, apparaît majestueux le roi des mers, le *fucus géant*, qui, de trois cents pieds de profondeur, s'élève à la surface des eaux; ses gerbes immenses forment de véritables îles sur lesquelles viennent se reposer les phoques et les goélands.

« Là comme sur notre terre, les plantes croissent et se multiplient suivant leurs goûts et leurs habitudes, les unes se plaisant à étendre leurs branches au milieu d'une eau dont nul souffle ne vient troubler la tranquillité, d'autres s'établissant dans les courants dont elles aiment à suivre les ondulations. Quelques-unes, plus craintives, se rapprochent du rivage où leurs tiges et leurs fleurs viennent former de délicieuses oasis.

« Puis des milliers d'êtres fantastiques se fuyant,

s'attaquant, se livrant des combats meurtriers; le plus fort, finissant toujours par dévorer le plus faible; des poissons de trente pieds, armés d'une lance au front, comme le narval, ou pourvus d'ailes comme le volant, des phoques, animaux bizarres, dont une espèce porte avec une longue queue de poisson des mamelles sur la poitrine. La forme de leur tête, le poil long et soyeux qui la garnit, et que l'on pourrait prendre pour des cheveux, leurs yeux grands et doux et un certain cri particulier, offrent une sorte de ressemblance avec l'espèce humaine. Ce qui a donné lieu aux fables sur les sirènes, moitié femme moitié poisson. On comprend que, vu de loin et nageant dans l'immensité, cet animal ait pu prêter à cette croyance que l'amour du merveilleux a propagée si longtemps.»

Un violent coup de sonnette vint tout à coup interrompre madame Delille, et faire bondir Blanche de dessus son siège. Gudule se leva si brusquement, que tambour, épingles et dentelles roulèrent pêle-mêle à ses pieds.

« Là, voyez un peu la belle besogne, dit-elle en ramassant ses fuseaux, il y a vraiment des gens qui ne respectent rien!

— Mais courez donc! courez donc, Gudule! ou je vais ouvrir moi-même, dit madame Delille en pâlisant, car elle venait d'apercevoir à travers la grille un homme en costume de matelot; vous me faites mourir!

Dans son anxieuse impatience, elle ouvrit la porte du petit salon qui donnait dans la cour; elle poussa un cri et fut obligée de s'appuyer sur le bras d'un fauteuil. C'était Joseph, un homme de l'équipage du vapeur *l'Étoile*, parti le même jour que le *Brisant* et voguant avec lui vers les mêmes parages.

« Bonne nouvelle! tout va bien, dit le matelot en montrant une figure halée par le soleil, mais pleine de franchise et de bienveillance; dans huit jours au plus tard le patron du *Brisant*, sera ici. Sans un léger retard dans ses affaires, vous l'eussiez embrassé aujourd'hui même; mais, en attendant, je vous apporte une lettre de lui. »

Jeanne l'ouvrit en tremblant d'émotion.

« Blanche! Gudule! il revient près de nous pour toujours!... Mes amies... mes yeux se brouillent... je n'y vois plus... lis, Blanche, lis, mon enfant...

Blanche prit la lettre que sa mère lui tendait, et lut à haute voix :

« Mes chères amies,

« Non, ce n'est plus un rêve! dans huit ou dix jours je vous presserai toutes deux dans mes bras! » et cela sans crainte d'être enlevé à votre tendresse, » comprenez-vous bien tout ce que mon cœur doit éprouver d'impatience et de joie ?

« Enfin, je suis riche! c'est pour vous seules que j'en suis fier, la pêche a été si profitable cette année, que j'ai réalisé des bénéfices qui dépassent de beaucoup ce que j'avais rêvé pour notre avenir à tous! Mes fonds, déposés chez un riche et honnête correspondant, n'ont plus à redouter les caprices ou la colère de l'Océan!

« Oh! la belle pêche, mes chères amies, que cette pêche aux perles! l'admirable coup d'œil! Sur une plage naguère inculte et déserte, s'élèvent comme par enchantement des milliers de maisons rustiques



» improvisées par la nombreuse population arrivée  
 » des quatre parties du monde. Ici, nul besoin d'ar-  
 » chitecte! quelques pieux de bambous entrelacés et  
 » recouverts de feuilles de cocotiers si communes dans  
 » ces contrées, abritent souvent jusqu'à cent cinquante  
 » mille hommes accourus de tous les pays, et dis-  
 » rant autant par leur costume que par leur langage.  
 » Les bancs d'huîtres attachés aux flancs des ro-  
 » chers se trouvent ordinairement à quinze lieues en  
 » mer. O mes chères amies, que j'aurais voulu vous  
 » voir jouir toutes deux de ce magnifique et imposant  
 » spectacle !

» Il est minuit ! c'est l'heure de la pêche, et le ca-  
 » non joyeux vient donner le signal. La lune argentée  
 » baigne ses rayons dans la mer, calme et unie  
 » comme une glace, et change ses flots azurés en  
 » mille feux étincelants dont les uns ont l'éclat du  
 » diamant, les autres, comme des myriades de perles,  
 » scintillent et courent sur l'eau, irisés des plus ri-  
 » ches nuances de l'arc-en-ciel. De tous côtés, la mer  
 » est couverte d'embarcations.

» Mais voyez-vous là-bas ce beau vaisseau qui se  
 » balance, coquettement pavoisé des couleurs natio-  
 » nales? c'est le *Brisant*!... ces douze barques qui  
 » l'entourent sont à lui!... les cent vingt hommes  
 » qui les montent vont travailler pour lui!... le capi-  
 » taine du *Brisant*, c'est... votre époux, votre père.

» La pêche commence! chacun des pêcheurs, lesté  
 » d'une lourde pierre attachée à sa ceinture, plonge  
 » et descend rapidement au fond de l'eau; muni d'un  
 » filet, il va récolter, en côtoyant les rochers, le plus  
 » d'huîtres qu'il pourra; toutes ne sont pas pour-  
 » vues de perles, car cet ornement si précieux, n'est  
 » cependant que le résultat d'une maladie de l'huître,  
 » qui met sept années à se développer; si à cette épo-  
 » que elle n'est pas recueillie, le mollusque meurt, la  
 » coquille s'ouvre, et la perle va grossir les richesses  
 » de l'Océan.

» Voici un plongeur qui secoue le cordon d'amarre  
 » par lequel il est retenu à la barque... on le ramène  
 » aussitôt à la surface de l'eau... il était temps!... le  
 » pêcheur est resté cinq minutes au fond, ce qui est  
 » énorme ! Hélas ! tous ne remontent pas ainsi que  
 » lui sains et saufs ! les uns se blessent en tombant  
 » sur des rochers, d'autres sont dévorés par des re-  
 » quins. Malgré les dangers attachés à cette profes-  
 » sion, malgré le peu de gain qu'elle produit, car les  
 » pêcheurs travaillent neuf jours pour leur patron,  
 » le dixième seulement est pour leur propre compte,  
 » tous y trouvent un véritable plaisir.

» Oh ! comme la pêche a été belle ! les filets rom-  
 » pent, les perles s'entassent, grosses comme des  
 » grains de chapelet... partout des perles ! des perles !  
 » encore des perles !... tout cela est à moi ! comme je  
 » suis heureux d'être riche ! O ma Louise ! ô ma  
 » Blanche ! je ne vous quitterai plus !

» Mais le bonheur de causer avec vous me fait ou-  
 » blier le courrier. J'envoie à ma fille bien-aimée un  
 » échantillon des productions de l'Océan : une parure  
 » des plus belles perles (car la moins grosse d'entre  
 » elles vaut encore 150 fr.), et ce qu'il faut pour un  
 » collier et des bracelets en corail rose, le plus estimé  
 » aujourd'hui et celui qui sied le mieux à sa jeunesse  
 » et à sa beauté.

» A bientôt, mes bonnes amies, priez Dieu pour  
 » moi !

» ALFRED DELILLE. »

— Eh bien ! mes chères maîtresses, qu'en pensez-  
 vous ? dit Gdudule d'un air à la fois comique et triom-  
 phant. Riez-vous encore de mes songes ? »

Madame Delille sourit en faisant à sa fille un léger  
 signe; elle était trop heureuse en ce moment pour  
 ôter à cette fidèle domestique le plaisir que trouve tou-  
 jours un bon cœur à donner le premier une heu-  
 reuse nouvelle.

De ce moment, la modeste habitation changea com-  
 plètement d'aspect ; on fit venir un jardinier, le par-  
 terre un peu négligé fut mis en état, tout prit un air  
 de fête.

La métamorphose qui s'opéra en madame Delille,  
 fut aussi remarquable. En peu de jours, les roses de  
 la santé reparurent sur ses joues, et ses yeux repri-  
 rent tout le charme de leur expression. Malgré les  
 nombreux préparatifs et l'activité qui se déployait  
 dans la petite maison de Dunkerque, elle trouvait  
 les jours sans fin, et Blanche la surprenait souvent  
 se penchant près du balancier de la pendule qu'elle  
 croyait être arrêtée, tant sa marche lui paraissait  
 lente.

On apporta bientôt à Blanche ses deux belles pa-  
 rures, montées dans le meilleur goût; celle de corail,  
 plus simple, moins riche que celle de perles, lui parut  
 surtout charmante, son rose tendre s'harmonisait si  
 bien avec ses yeux bleus et ses blonds cheveux.

« Que ton père te trouvera belle ainsi ! disait sa  
 mère en la baisant au front.

— Mais, dit Blanche, qui depuis quelques instants  
 examinait le collier avec attention, mais qu'est-ce  
 donc que le corail ? Je sais qu'il se trouve dans la  
 mer, mais je ne sais pas même auquel des trois règ-  
 nes de la nature il appartient. Est-ce un minéral ?

— Si mademoiselle me l'avait seulement demandé,  
 dit Gdudule en redressant la tête avec une sorte de  
 confiance en elle-même, je lui aurais dit que le corail  
 n'est autre chose que de grands arbres qui poussent  
 dans la mer, et dont on voit partout des branches.

— Ma pauvre Gdudule ! dit madame Delille en sou-  
 riant, on croyait cela autrefois, mais on sait aujour-  
 d'hui positivement qu'il appartient au règne animal.  
 C'est une réunion de polypes mous et blancs, logés  
 dans de petits tubes membraneux superposés et for-  
 mant des cases à peu près comme les abeilles dans  
 les alvéoles d'une ruche, ils communiquent ensemble  
 de manière que la nourriture de l'un profite aux au-  
 tres, et que la blessure d'un seul peut causer la mort  
 de tous.

A l'exception des perles, cette production est peut-  
 être la plus précieuse que fournisse la mer. A l'état  
 brut, le corail offre l'aspect d'un arbrisseau dépouillé  
 de feuilles et dont la tige est aussi dure que le marbre.

Les polypes du corail ressemblent assez par leur  
 structure à des vers; ils ont un grand nombre de pieds  
 ou d'antennes partant de la même extrémité. A me-  
 sure qu'ils meurent, ils se dessèchent, s'ossifient, dur-  
 cissent, et restent attachés à la branche qui les vit  
 naître, c'est à cette branche que l'on a donné le nom  
 de corail.

Une grande partie de la mer Rouge, et les bords



du golfe Persique abondent tellement en coraux, que souvent la navigation en est obstruée; ils forment des bosquets sous-marins variant autant par leur forme que par leur étendue; ici, ce sont des milliers de plantes poussant leurs rameaux en tous sens, semblables à des arbustes dépouillés, d'autres s'épanouissent en éventail ou représentent la ramure d'un cerf.

Le plus vieux corail, celui que l'on ne tire de l'eau que couvert de frange, est toujours le meilleur; il en est de plusieurs couleurs, ainsi que tu peux en juger, ma chère Blanche, par celui que tu as devant les yeux. Outre celui-ci, qui est d'une nuance rosée délicate, on en voit d'entièrement blancs, c'est le plus commun et le moins employé; le couleur de chair et celui d'un beau rouge, sont, ainsi que la rose, très-estimés.

Peut-être ne seras-tu pas fâchée, puisque nous sommes sur ce sujet, de savoir comment se fait la pêche du corail? elle est très-simple et demande peu d'appareils : c'est avec un filet qu'elle se pratique. L'on

y attache une lourde pierre pour le faire descendre au fond de l'eau à la profondeur nécessaire, puis le pêcheur fait avancer son bateau en rasant de près les rochers. S'il se trouve du corail, il s'attache au filet, et on le retire avec de grandes précautions, car lorsqu'il retombe à la mer, il est souvent fort difficile de le repêcher.

La plus grande partie du corail est envoyée à Malte et en Sicile, où on le travaille en grains ou en ornements, on le sculpte aussi, et l'on conserve en ce genre dans quelques musées des pièces très-curieuses. C'est au poids qu'il se vend.

» Maintenant, ma chère Blanche, comme je ne veux pas faire de toi un naturaliste, tu sais sur le corail tout ce qu'il faut savoir pour porter ta parure sans craindre qu'une question malencontreuse vienne mettre à jour ton ignorance et faire rire à tes dépens. »

LOUISE LENEVEUX.

## ADÈLE ET BLANCHE

ou

### LE SECRET DE L'AMITIÉ.

Toutes deux étaient malheureuses,  
Et cependant une seule pleurait.

Mlle DELPHINE GAY.

Adèle Valmy et Blanche de Saint-Léon étaient d'aimables orphelines, que les circonstances, l'âge et la sympathie avaient unies pour toujours, *disaient-elles*.

Elles habitaient depuis leurs jeunes années le couvent de \*\*\* , à Paris : leurs tuteurs les y avaient placées, voulant qu'elles n'en sortissent qu'à l'âge de dix-huit ans.

Deux petites filles vivant sous le même toit, faisant les mêmes études et jouant aux mêmes jeux sont bientôt unies comme des sœurs. Adèle et Blanche, qui s'inquiétaient fort peu de l'avenir, grandissaient en s'aimant. Jamais, de mémoire de pensionnaire, on n'avait vu deux amies plus sincères : elles lisaient les mêmes livres, et cultivaient les mêmes fleurs. A l'étude, à la récréation, au réfectoire, elles échangeaient de petits mots aimables quand elles en avaient la permission, et très-souvent quand elles ne l'avaient pas. Quel charme se compare au charme d'un mot jeté furtivement en ouvrant son pupitre, ou en allant chercher dans sa case un livre dont on n'a pas besoin? C'était, sans doute, ainsi que les choses se passaient déjà du temps que la reine Berthe filait.

Des deux amies, laquelle faisait le plus de serments? C'était Adèle. Véhémement et chaleureuse, elle ne s'accommodait point du silence. Blanche, au contraire, ne savait pas traduire sa pensée. Quand elle avait dit bien doucement : — Je t'aime! — Elle restait là, tranquille, heureuse auprès d'Adèle.

Les années d'études s'écoulaient rapidement comme ces beaux songes dont on se souvient toujours. Adèle et Blanche avaient dix-huit ans, l'heure du départ

était sonnée. Qui dira la tristesse de ces jolies colombes s'échappant de l'arche de la paix? Que de larmes! que de promesses! On jura de s'écrire souvent, de se confier réciproquement ses moindres pensées.

Vint le jour des adieux. Un équipage s'étant arrêté à la porte du couvent, M. Boyer, tuteur de mademoiselle Valmy, en descendit, et vint redemander à la supérieure l'élève qu'il lui avait confiée.

Madame Sainte-Clotilde, plus vénérable encore par ses vertus que par son grand âge, présenta la jeune personne à son tuteur. Mademoiselle Valmy produisait dès l'abord une impression favorable : on était frappé de sa distinction, elle était belle, spirituelle et riche. Que faut-il de plus pour briller dans le monde?

Adèle partit.

Le soir du même jour, une dame âgée se présenta au couvent, et demanda mademoiselle de Saint-Léon. Une élève timide et gracieuse descendit au parloir, accompagnée par madame Sainte-Clotilde. En voyant passer Blanche, on ne l'admirait pas, elle semblait une fille ordinaire; mais quand elle s'approchait, quand elle parlait, il y avait tant de candeur et de bonté dans sa physionomie et dans le son de sa voix qu'on l'aimait.

Ma chère enfant, dit madame de Brimont, vous savez que je suis chargée par mon cousin, votre tuteur, de vous offrir le partage de ma paisible existence? Mon cousin, voyageant sans cesse, et n'ayant point de famille, a bien voulu me donner une preuve de son estime en vous confiant à moi.

— Madame, répondit Blanche, je suis heureuse et reconnaissante de la protection que vous voulez bien m'accorder. Veuillez excuser mes larmes, c'est que... mon couvent... ma pauvre Adèle!

Et la chère petite, se cachant sous le voile de la religieuse, semblait la supplier de dire jusqu'à quel



point elle aimait tout ce qu'on venait lui enlever en un seul jour. Madame de Brimont, attendrie elle-même, se promit une douce compagne dans cette jeune fille, qui regrettait si amèrement le berceau de ses innocentes amours.

Blanche partit.

Trois mois se passèrent, trois mois de silence et d'oubli. Blanche, préoccupée du souvenir d'Adèle, se gardait bien de murmurer : seulement, tous les matins, au bruit des pas du facteur elle tressaillait, et le soir, en faisant sa prière, elle pleurait.

Après cette longue attente, arriva enfin une lettre, datée de Bordeaux. Blanche, transportée de joie, l'ouvrit précipitamment :

« Bonjour, petite, tu m'en veux, n'est-ce pas ? Je suis restée trois mois sans répondre à ta lettre si gentille ; je ne sais, en vérité, comment cela s'est fait, je n'y comprends rien moi-même. Que veux-tu ? j'ai peu de temps, je suis lancée ! Si tu savais ce que c'est que le grand monde !

» Quel changement dans ma situation, ma chère ! Ne trouves-tu pas que nos treize ou quatorze ans de couvent commençaient à bien faire ? Un an de plus, nous étions rouillées pour toujours. On nous tenait réellement trop enfermées, trop loin de la vie extérieure. Ce cher couvent ! J'avais pourtant la folie de m'y plaire. Illusion ! je le vois, toi seule animais ces longs et tristes cloîtres ; toi seule rendais supportable cette vie monotone qui semblait un prélude à la vie monastique.

» Figure-toi, chère amie, que pendant les longues années qu'on a jugé à propos de me laisser sur les bancs, ma fortune s'est accrue prodigieusement. Au moment où je t'écris, j'ai cinquante mille livres de rente ; en vérité, je ne m'attendais pas à cela, moi qui n'avais pour revenu que *ma semaine*.

» Il faut que je te parle de moi longuement, car je sais bien que cela te fera plaisir. Eh bien, j'ai à Bordeaux, cours de l'Intendance, un magnifique appartement dans la maison de M. Boyer, mon tuteur. Je suis, comme tu dois le penser, sous la direction de madame Boyer, mais c'est une excellente femme, elle ne fait aucune attention à moi, et du matin au soir ma volonté est ma seule règle. Que c'est bon de faire enfin sa volonté après un si long esclavage ! car, je le sens aujourd'hui, nos chaînes étaient pesantes. Quant à moi, s'il me fallait les reprendre seulement pour huit jours, j'en tomberais malade.

» Te parlerai-je de mon mobilier, de mes étagères ? Ce papier est déjà presque converti : j'aurais cependant bien des choses à te dire. Je suis forcée de me résumer en un mot : je suis heureuse, oui, très-heureuse, et comment ne le serais-je pas ? je suis si bien entourée, si bien servie ; mon tuteur entend le confortable on ne peut mieux : il sait vivre. Notre ordinaire est délicieux.

» Et la toilette ? Quatre-vingts paires de manchettes au moins ! Robes de soie, robes de tulle, robes de toutes les façons, de toutes les couleurs. Vraiment, je ne sais pas ce qu'il me manque, j'ai tout à souhait.

» Entre nous, mais c'est bien entre nous, on me trouve *charmante*. Au couvent, je passais pour une étourdie ; j'étais, comme disait, matin et soir, madame Sainte-Clotilde, j'étais *fort dissipée*. Ces bonnes religieuses, avouons-le, à force de vouloir nous perfec-

tionner, elles en radotaient et nous irritaient. Mon caractère a changé totalement, il est devenu égal et liant : je suis, du moins à ce qu'on dit, toujours aimable et gracieuse : je m'étonne moi-même de ma bonne humeur soutenue ; il est vrai qu'on ne me contrarie pas ; au contraire, c'est à qui me fait le plus de compliments : dans les premiers temps j'étais confuse, mais on s'habitue à tout.

» M. Boyer est aux petits soins ; son fils est à mes pieds... Il est fort bien, le fils de mon tuteur. C'est, selon moi, un jeune homme accompli, un type. Cinq pieds quatre pouces, cheveux noirs, barbe noire, les yeux en amande, tournure élégante, gaieté délicieuse ; de l'esprit, des manières charmantes, une distinction... Il ne lui manque rien. Il s'appelle Georges ; tu sais que j'ai toujours aimé ce nom. Mon cher tuteur a des projets, c'est visible à tous les yeux ; je fais comme si je ne m'en doutais pas, c'est plus commode. Georges aura peu de chose en se mariant, mais il a des *espérances*. Tu ne connais peut-être pas ce mot, pris dans cette acception ? Cela veut dire : — *Quand les parents seront morts*.

» Avant tout, je veux jouir du monde et de ma jeunesse. On nous a tant de fois répété au couvent que la vie d'une femme mariée est une vie de devoirs, qu'en vérité je ne suis pas pressée de l'embrasser ; il me semble que les choses ennuyeuses doivent se faire le plus tard possible. Et ce monsieur qui se croit votre maître parce qu'il a une grosse voix ! Merci !

» Si jamais j'accepte Georges pour mari, je mettrai pour condition que nous passerons l'hiver à Paris. J'aurai dans la Chaussée-d'Antin un hôtel magnifique, je donnerai des fêtes inimitables ; tout le monde en parlera ; j'aurai... vraiment je suis folle, Georges ne m'a pas encore demandée !

» Adieu, petite Blanche ; ma couturière m'attend. Il s'agit aujourd'hui d'une robe de crêpe rose ; c'est frais, c'est léger ! Madame Boyer donne demain un grand bal. Quel bonheur ! Il y aura foule, on étouffera, on marchera, sur ses pieds et sur les pieds de ses voisins indistinctement, on cassera les vitres et nous ne laisserons sortir personne avant qu'il fasse grand jour. A la bonne heure, voilà une fête ! Ma couturière me persécute ; elle perd patience... Adieu, chère amie, je t'embrasse un million de fois.

» Ta plus intime amie,

» ADELÈ. »

Blanche mit plus d'un quart d'heure à lire cette lettre, s'arrêtant à chaque phrase pour chercher les lignes qui parleraient sans doute de souvenir et d'amitié. Hélas ! se dit la pauvre enfant, rien que des futilités, une robe, un bal, ce qu'on dirait à tous... Je n'ai plus d'amie !

Blanche, si délicate en amitié, déchira cette lettre, afin de ne pouvoir pas la montrer à la supérieure du couvent, qui aurait peut-être demandé cet acte de confiance. Oh ! qu'il faut longtemps souffrir avant de consentir à avouer le sujet de ses larmes, quand une amie les fait couler !

Le lendemain, aussitôt son réveil, Blanche répondit :

« PARIS. »

» Merci, ma bien aimée, du souvenir que tu m'as



conservé : je ne te fais aucun reproche sur ton silence. Blanche n'a d'autre droit que celui d'attendre en aimant.

» Tu me donnes mille détails relatifs à ta nouvelle situation : je t'en sais bien bon gré, mais je n'ai pas le courage de te féliciter sur la prodigieuse quantité de robes, de succès et de manchettes dont il est question dans ta lettre. Il me semble que tous tes bonheurs me casseraient la tête. Puisses-tu, mon Adèle, au milieu de ce labyrinthe enchanté, garder la mémoire de ces jours tranquilles où tout faisait silence autour de toi, hormis la voix de ta pauvre Blanche, que tu aimais plus que tout !

» Tu vas dire que je suis jalouse ? Que veux-tu ? mon cœur se trouble en t'écrivant, je ne sais comment on nomme ce que je sens ; il me semble que j'ai de la peine, beaucoup de peine, et voilà tout. Cependant, je ne veux pas être exigeante, oh non ! crois-moi ; fais ce que tu voudras, quand même tu m'oublieras, moi je te resterais toujours : ceci n'est pas du dévouement, c'est presque de la personnalité, car toi et moi c'est un seul être : je le sens comme cela du moins, et c'est Dieu qui nous a données l'une à l'autre, puisque c'est à l'ombre de ses tabernacles que nous nous sommes connues. Oh ! vois-tu, Adèle, de nous deux ce que j'aime le plus, vrai, c'est toi !

» Sois heureuse, mon amie ; que le monde te donne ce qu'il y a de pur dans ses joies ; mais qu'il n'exige pas en échange ton cœur tout entier. Reviens par la pensée dans la chapelle du couvent, ton souvenir y trouvera le mien, et nous ne serons pas tout à fait séparés.

» Que te dirai-je de moi ? Les détails de ma vie offrent peu d'intérêt. Tu es riche, je suis pauvre ; mon revenu fort borné ne suffirait pas pour vivre à Paris, mais comme je demeure avec la cousine de mon tuteur, madame de Brimont, nous unissons nos petites fortunes, et tout va bien. Nous habitons un joli appartement ; tout est si propre, si soigné dans notre intérieur que l'œil s'y repose agréablement.

» Si tu veux connaître mon genre de vie, le voici :

» Je me lève à six heures, je fais mon lit, je mets de l'ordre dans ma petite chambre, je m'habille et nous partons pour la messe : j'ai été bien contente de voir que madame de Brimont a l'habitude d'entendre la messe tous les jours : par amitié pour moi, elle consent à aller de préférence à la chapelle du couvent. Oh ! que cela me paraît bon ! comme je suis heureuse !

» En revenant à la maison, nous déjeunons. Puis je travaille à l'aiguille, je lis, j'écris, et la matinée passe vite. Ma principale occupation est, ici comme au couvent, l'étude du piano. Ce travail sérieux et régulier n'est pas pour moi un simple délassement. Tu sais que je suis prévoyante et, qui plus est, *philosophe* : tu me donnais ce nom pour te moquer de moi. Parfois je me dis qu'il se pourrait faire, par une circonstance imprévue, que mon petit revenu diminuât. Si je venais à perdre une partie de mon capital, ou bien encore si Dieu me retirait madame de Brimont, dont l'aimable patronage m'est si nécessaire, que ferais-je ? Je donnerais tout simplement des leçons de piano. Cette vie utile et honorable ne m'effraie pas.

» Maintenant mon existence est laborieuse, mais facile. De temps en temps, une petite soirée sans cérémonie vient en rompre l'uniformité. Ces jours-là,

je mets une robe de mousseline blanche, une ceinture rose ou bleue, je fais de beaux bandeaux, je pars bien contente, je rentre enchantée... ça fait tant de bien de sauter !

» Aux grandes fêtes, je m'échappe et m'enferme dans ma retraite bien-aimée. Un jour passé là est encore le meilleur jour ! Je te vois sourire, tu te dis :

— Blanche aurait-elle un commencement de vocation religieuse ? — Hélas, non ! je dis hélas ! car je ne puis plaindre les âmes qui cherchent à se rapprocher de Dieu. Eh bien, ma bonne Adèle, si tu savais ! moi, si raisonnable, disait-on au couvent, ici je ne suis qu'une petite folle. Il paraît que nous en sommes toutes là, c'est un malheur ! Oui, je te l'avoue, une chimère a passé devant moi, elle est douce comme ta voix, Adèle, pure comme ton cœur ; elle ne m'ôte rien de ma paix, mais elle me fait pleurer. Quelle folie ! une chimère absolument ! *Cette personne*, je l'ai rencontrée deux fois seulement en maison tierce ; elle ne m'a pas aperçue : à peine l'ai-je regardée, j'aurais voulu ne pas la voir, ou du moins l'oublier. Dès que ce rêve eut traversé mon imagination, j'ai été me réfugier dans les bras de madame Sainte-Clotilde, dont la vieillesse est si indulgente. Elle m'a dit gravement : — Blanche ne doit aimer que Dieu et son devoir. Puis elle a ajouté en me baisant au front : — Prieux, ma fille, cela passera.

» Et pourtant, cela ne passe pas ; il faudra longtemps pour que ce beau mirage s'évanouisse ! Si Dieu voulait arranger les choses, ce serait bientôt fait... Que je suis folle ! On ne me connaît pas, on ne saura jamais ce que je pense ; d'ailleurs, je n'ai pas de fortune. Il me faut renoncer à ce songe enchanté. C'est triste !

» Vois comme je te dis tout, jusqu'à cette pensée que j'ose à peine m'avouer. Entre amies, il faut agir ainsi, autrement ce n'est pas s'aimer, c'est souffrir.

» Adieu, chère Adèle, écris-moi quand tu voudras, ne m'écris pas si tu ne veux pas ; je te le dis encore en terminant : Si tu m'oubles, je t'aimerai toujours.

» Ta petite sœur bien-aimée,

» BLANCHE. »

Lorsque Blanche eut écrit cette longue lettre, elle la cacheta, ayant soin d'y apposer une empreinte symbolique dont les jeunes amies s'étaient fait un petit talisman au temps des illusions. Adèle avait juré de garder fidèlement la première empreinte de ce cachet symbolique. Qu'arriva-t-il ? Elle la garda, en effet, c'est-à-dire qu'elle l'enferma dans un tiroir et n'y pensa plus. Pauvre humanité !

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que la jolie Bordelaise renouât la correspondance. Blanche écrivit la première, la réponse fut tardive, insignifiante, et Blanche devint triste. Elle avait sans doute encore des éclairs de franche gaieté, les plaisirs de son âge la faisaient sourire, mais il y avait un endroit de son cœur qui, même dans la joie, pleurait.

Un an plus tard, une personne indiscreète dit à mademoiselle de Saint-Léon que mademoiselle Valmy avait passé quelques jours à Paris : Blanche ne voulut pas le croire, le doute est si bon quelquefois ! Pour savoir la vérité, elle pensa ne pouvoir mieux faire que de la demander naïvement à son amie, qui lui répondit :



« Ma chère Blanche,

» Vous avez su, je ne sais en vérité comment, que j'ai fait un voyage à Paris. Je n'y ai été que pour une affaire sérieuse qui m'a pris la plus grande partie du temps, si court d'ailleurs, que j'avais consacré à ce voyage. Mon tuteur m'accompagnait. Il m'a été impossible de songer même à faire des visites, surtout dans votre quartier si éloigné du centre, qu'il aurait fallu y aller tout exprès. J'étais, par parenthèse, fort enrhumée, et obligée de me ménager beaucoup, en me bornant aux courses d'affaires.

» Croyez-le, chère amie, j'ai vivement senti la privation que la nécessité m'a imposée. Il est si doux d'entretenir de bonnes et aimables relations! Ne doutez jamais du plaisir que j'aurais à vous revoir, ainsi que mes chères compagnes du couvent.

» Adieu, je vous écris en hâte, n'ayant pas aujourd'hui un instant à moi.

» ADELE VALMY. »

Pauvre Blanche! Comme elle remarqua ces mots *vous... visites... y aller tout exprès...* Ah! se dit-elle, moi j'irais bien à Bordeaux tout exprès pour la voir! Puis, relisant les dernières lignes, elle pleura, car son cœur percé répétait : — C'est donc comme une autre qu'elle m'aime? Comme une autre!

La bonne jeune fille cacha bien ses larmes et se fit souriante, de peur qu'on ne lui dit : — Pourquoi pleurez-vous?

Elle hasarda une lettre qui ne reçut point de réponse. Dès lors, tout rapport cessa entre Blanche et Adèle.

Le temps marchait, ce temps qui va toujours, qu'on soit heureux ou qu'on souffre. Adèle était devenue majeure, les veilles répétées l'avaient presque flétrie, elle avait perdu l'animation qu'on remarquait en elle trois ans auparavant. Et cependant, rien de changé : même luxe, même entourage, mêmes enchantements; mais le grand monde ressemble à ces collections de gravures que les petits enfants sont si désireux de contempler : montrez-les-leur, l'une après l'autre, ils ouvrent de grands yeux; montrez-leur deux fois la même, ils disent d'un ton méprisant : — J'ai déjà vu ça!

Ainsi, la jeune fille s'étonnait de l'insuffisance de ses joies de convention, et commençait à désirer vaguement une vie plus sérieuse et plus utile. Bien des fois on lui avait offert des partis plus ou moins convenables, mais elle avait cru voir dans ces hommages le désir de partager sa fortune, plutôt que celui de faire son bonheur. Ainsi, cette belle héritière, qui chaque soir paraissait brillante de parure, redevenait pensive en rentrant au fond d'elle-même, dans ce sanctuaire où la jeune fille comptait ses déceptions.

Le mariage de quelques amies d'Adèle vint augmenter son isolement en les éloignant de Bordeaux. Tout en désirant prendre le même parti tôt ou tard, mademoiselle Valmy reculait toujours, car elle ne sentait nullement le besoin de se dévouer, et le mariage est un dévouement. Georges Boyer, toujours aimable et empressé, lui paraissait d'ailleurs un prétendant dont les retards ne lassaient point la patience, et elle se disait volontiers : — Comme il m'aime, ce pauvre Georges! qu'il attende encore un peu.

Quand une belle âme commence à s'affaiblir parmi

les inutilités de la vie, la main de Dieu, bonne et miséricordieuse, la retrempe en semant sur son chemin la tristesse et la douleur.

M. Boyer mourut subitement : il avait engagé une partie considérable de ses fonds et des fonds de mademoiselle Valmy dans une spéculation hasardeuse.

Adèle, touchant exactement ses revenus, avait laissé le soin de ses intérêts à son ancien tuteur, sans se mettre en peine du placement et des bénéfices, ne se doutant même pas qu'elle pût essuyer une perte d'argent. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle apprit que M. Boyer, croyant sauver ses capitaux, avait été obligé d'en exposer de nouveaux, que sa mort instantanée laissait ses affaires dans le plus complet désordre, et qu'il ne lui restait, à elle, qu'une modeste aisance!

Autour de la belle jeune fille, la stupéfaction fut grande, mais elle ne trouva pas ce qu'elle eût désiré : on fit de belles phrases sur sa situation, on lui prodigua les sourires protecteurs; c'était la compassion du monde.

Habitée aux délicatesses de l'opulence, Adèle se croyait réellement malheureuse. Mais, dira-t-on, n'avait-elle pas pour amie dévouée madame Boyer? Non, des intérêts opposés avaient refroidi cette femme naturellement égoïste. Et Georges, qui, par le testament d'une marraine, vient d'hériter d'une fortune considérable, ne va-t-il pas épouser cette jeune personne dont il paraissait si fier d'être le chevalier? Il s'y croira, pour ainsi dire, obligé, afin de réparer le tort immense qui lui a été fait. Il n'attend que la fin de son deuil; beaucoup le disaient; Adèle ne le disait pas, elle le pensait.

A l'expiration de son deuil, Georges reparut dans le monde : il fut, comme auparavant, poli, enjoué, charmant!

Et Adèle?

Adèle n'a plus d'argent.

Alors, dans sa tristesse, mademoiselle Valmy se souvint de cette pensionnaire qu'elle avait aimée : elle eût donné beaucoup pour renouer cette ancienne liaison. Comment faire, après trois ans de silence? Adèle n'osa point tenter une démarche.

Blanche avait passé ces trois ans dans une de ces situations faciles qui ne comportent ni folle joie ni lourde peine.

Madame de Brimont mourut; grande fut l'affliction de sa jeune compagne, qui lui était sincèrement attachée. Elle trouva dans cette circonstance un asile au couvent où elle avait été élevée, et s'y rendit avec l'intention d'y vivre indépendante, quoique sous la douce autorité de madame Sainte-Clotilde.

Rien de nouveau dans la vieille abbaye, tout s'y faisait aux mêmes heures qu'autrefois. La pieuse enfant se plaisait dans ce lieu consacré, elle admirait ces pratiques austères qui domptent le cœur. Libre de l'emploi de ses heures, et habitant un petit pavillon charmant, elle vivait à part, mais se sentait l'enfant chéri de la maison. La prière, l'étude, la promenade partageaient son temps; le travail des mains lui servait de distraction. Cependant, la pauvre petite avait des heures pénibles, l'avenir pesait sur son front. La médiocrité de sa fortune exigeait qu'elle y ajoutât par son travail. Se fixer au couvent, non liée par des vœux, mais admise comme auxiliaire pour donner des leçons de piano aux élèves, tel était son



projet. Par moments, néanmoins, elle regardait cette existence solitaire avec une espèce d'effroi, et cherchait dans ses souvenirs un rêve mille fois plus doux. Alors renaissait en sa mémoire cette chimère, la seule qui eût passé devant son cœur, et son cœur devenait triste.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'un jour la supérieure lui annonça qu'une dame, qu'elle connaissait depuis longues années, lui avait dit que son fils, jouissant d'une position stable et brillante, désirait trouver une compagne, et ne voulait s'en rapporter qu'à elle du soin de ce choix important! — Vous connaissez beaucoup de jeunes personnes, avait dit cette dame à la mère Sainte-Clotilde; n'y aurait-il pas, parmi vos anciennes élèves, une fille sage et gracieuse qui pût faire le bonheur de mon fils? Je ne tiens pas à la fortune, je veux une personne sérieuse et sensée; je redouterais la légèreté d'une femme qui n'aurait pas encore souffert: celle qui toute jeune a pleuré compatit mieux aux faiblesses d'autrui.

— Eh bien, ma chère enfant, continua la respectable supérieure, j'ai dit que je connaissais une orpheline sans fortune, bonne, pieuse, indulgente, et qui a beaucoup souffert: je n'ai pas dit qu'elle se nomme Blanche, et pourtant c'est son nom.

— Moi!...

— Ma fille, Dieu a béni le courage que vous avez eu de chasser une pensée téméraire; cette pensée n'est plus téméraire, car ce jeune homme est M. William de Fléville.

— Monsieur de Fléville! — La charmante fille prononça ce nom qu'elle aimait sans baisser les yeux; elle se livra sans contrainte à sa joie, et dit à haute voix, avec simplicité, tout ce qu'il y avait dans son cœur.

Si quelque poète eût passé en ce moment, il eût aimé ce tableau d'une jeune fille jouant avec l'avenir, ne faisant à la vie que la part du bonheur, et cela aux pieds d'une religieuse austère, qui ne pouvait cacher un sourire presque maternel.

Cependant, la supérieure baisa le front de l'orpheline, et lui répéta qu'elle ne l'avait point nommée, que, d'ailleurs, madame de Fléville avait projeté pour les eaux, ne donnerait aucune suite à ce projet avant trois mois. — Allons, pas trop d'illusions! dit en se retirant madame Sainte-Clotilde. — Elle ne put rien ajouter. L'épouse de la croix, qui n'avait pas voulu du bonheur de la terre, n'osait troubler la joie naïve de cette enfant.

Quand le soir fut venu, Blanche se laissa bercer, pour la première fois, par son rêve chéri. Que c'était bon de n'avoir pas à repousser une pensée pleine de charme! Néanmoins, elle se sentait effrayée devant une vie nouvelle: mais le cœur penche involontairement du côté de la chaîne, et quand le sommeil vint abaisser les paupières de la jeune fille, elle se redisa à elle-même tout ce qu'elle savait de meilleur sur la vie que Dieu lui préparait, sur la vie à deux.

Il y avait déjà plusieurs jours que la pensée de Blanche se reposait sur l'avenir, elle était réellement heureuse. Les biens que nous attendons ne sont-ils pas les seuls qui échappent au mécompte?

— Une dame, habitant ordinairement Bordeaux, vint au couvent: elle y rencontra mademoiselle de Saint-Léon; on parla de la société de Bordeaux. Blanche dit, à voix basse, qu'autrefois elle avait connu mademoiselle Valmy. A peine eut-elle prononcé

ce nom, que son cœur se serra douloureusement; elle sentit que, malgré le charme de ses pensées nouvelles, le souvenir d'Adèle était encore son meilleur souvenir! Oh! comme ils revinrent en foule ces riens qu'on ne saurait analyser, mais qui composent du bonheur! Comme elle s'étonna de se sentir troublée, émue, prête à verser des larmes, parce qu'elle avait dit tout haut ce nom que depuis si longtemps elle ne disait qu'à Dieu!

L'étrangère aimait à raconter: c'était une de ces personnes qui, en un instant, disent tout ce qu'elles savent, tout ce qu'elles prévoient, tout ce qu'elles pourraient faire. Blanche était trop fortement impressionnée pour faire une question; ce ne fut pas nécessaire. La dame raconta de point en point l'histoire de la pauvre Adèle, ayant soin d'exagérer toute chose, de ne rien ménager, et de blâmer tout. Elle termina par un grand soupir et dit: — Pauvre jeune fille! elle est bien malheureuse, elle n'a même pas une amie!

— Madame Boyer ne s'intéresse-t-elle donc pas à son sort? demanda timidement mademoiselle de Saint-Léon, dont le cœur souffrait de plus en plus.

— Sans doute, répondit l'indiscrette, madame Boyer s'intéresse à elle, mais à sa façon, c'est-à-dire en ne se donnant pas grand-peine. Il faudrait s'occuper activement de cette jeune personne, entrer dans sa position, parler d'elle à droite, à gauche, lui chercher un mari enfin, car elle a besoin d'un protecteur et d'un ami. Mais elle est entourée d'égoïstes qui, ne trouvant plus en elle un bon parti, lui proposent pour la consoler le titre charmant de *vieille fille*, ce dont, je crois, elle se soucie fort peu; car, ceci bien entre nous, je ne voudrais pas que ce fût répété, mais on m'a dit qu'elle a rencontré aux eaux, l'année dernière, la famille de Fléville, et qu'elle a trouvé fort à son goût le jeune William, qui, d'ailleurs, est un garçon charmant. Depuis lors, elle est triste, et l'on assure qu'elle pleure souvent. Mais ce sont des gens riches, et, très-probablement, si le jeune homme a cinquante mille livres de rente, il veut en épouser cent; c'est l'usage.

— Il y a pourtant encore, madame, quelques familles qui cherchent avant tout le bonheur solide et non pas la fortune.

— Mademoiselle, je n'en connais point. Enfin, c'est possible, mais alors il faudrait que la jeune fille fût présentée par une tierce personne qui fit valoir ses qualités. Si vous vous intéressez à mademoiselle Valmy, vous ferez bien de parler d'elle à la mère Sainte-Clotilde: elle pourrait lui être fort utile. La recommandation d'une femme aussi respectable doit valoir une dot aux yeux des personnes qui tiennent plus à la femme qu'à la cassette. On dit qu'il y en a, je n'en crois rien, mais enfin!...

Pendant que l'étrangère parlait avec volubilité, Blanche sentait une sorte de tiraillement intérieur entre une affection sérieuse, profonde, et un amour enfantin et timide; mais son cœur tout en larmes eut bientôt fait son choix. Il y a beaucoup plus de force dans le sentiment qu'on a nourri et affiché sans crainte que dans celui qu'on a caché à tous et presque à soi-même.

Blanche aimait trop pour que les indifférents pussent lire en son cœur, et la dame étrangère, qui n'était pas physionomiste, se retira enchantée d'avoir



suffisamment parlé à quelqu'un qui ne répondait rien.

La pauvre Blanche courut à la chapelle, c'était là son refuge dans les fortes secousses, et l'ébranlement qu'elle venait de sentir avait remué sa vie tout entière. Elle pria longtemps, et là, seule devant un autel, elle enfanta, par son courage, la plus belle des conceptions de l'amitié. D'abord elle frémit devant la pensée qui lui était venue, puis elle en mesura la tristesse, et enfin elle l'accepta. Se relevant avec résolution, elle se rendit à la cellule de madame Sainte-Clotilde, et déposa dans son sein cet étonnant secret.

Peu de jours après, Adèle recevait cette lettre de Paris :

« Adèle, ma bien-aimée, à mon secours, je t'en supplie, j'ai besoin de toi ! Tu as souffert, tu ne me l'as pas dit, c'est bien mal, va ! Oublions le passé. Viens, je t'en conjure, viens demeurer avec moi, je suis seule et je m'ennuie.

Libre, indépendante, maîtresse de mon avenir, j'ai tout dernièrement fixé mon sort. Tu sais que je ne suis pas trop faite pour le monde, *ta philosophe*, a pris un joli petit appartement dans l'intérieur de notre couvent. Je suis *dame en chambre*. Tu te rappelles comme ce titre nous paraissait pompeux, à nous, pensionnaires ? Je n'ai, bien entendu, aucun lien, aucun engagement, mais on m'a acceptée comme auxiliaire pour donner des leçons de piano. Mes élèves viennent chez moi, dans mon joli pavillon. Il faut que tu saches que je n'ai commencé qu'hier ma vie d'artiste.

« Viens vite, ma petite Adèle, nous allons faire toutes nos volontés. Jamais, de mémoire d'homme, on n'aura vu plus florissante association. Nous aurons à nous deux beaucoup d'aisance, un mobilier charmant, des fleurs, des oiseaux, ce sera délicieux ! J'ai une chatte blanche qui s'appelle Odette, je lui parle de toi tous les matins et tous les soirs, il en résulte qu'elle t'aime singulièrement, et me charge de te le dire.

« Tout le monde ici te désire et t'attend, mais c'est particulièrement notre chère supérieure qui se souvient avec bonheur d'une de ses meilleures filles.

« Quant à moi, je suis folle de joie, car tu ne refuseras pas de venir demeurer avec moi, tu ne voudras pas me rendre malheureuse, oh ! non ! Je t'avertis d'une chose : l'attente m'ôte le sommeil, et l'insomnie prolongée serait pour moi une maladie mortelle, c'est le médecin qui l'a dit !

« Au revoir, minette chérie.

« Ta petite sœur,

» BLANCHE. »

Des larmes de repentir tombèrent sur ces lignes cordiales. « Qu'ai-je fait ? dit Adèle. Avoir blessé un cœur tel que le cœur de Blanche ! »

Le jour même elle répondit :

« Ma sœur et mon bon ange,

« A tous mes torts je n'ajouterai pas l'ingratitude. C'est au milieu de mes sanglots que je reçois le pardon de ta constante amitié. Comment ! lorsque tout

nous séparait, lorsque je vivais sans toi, hors de toi, tu m'aimais !

« Je ne puis écrire, les larmes m'étouffent. Dans quelques jours je serai à Paris... Oh ! que tu vas me trouver changée ! comme loin de toi je suis devenue triste, aigrie, malheureuse ! Tu me consoleras, tu me rendras bonne comme toi, je te confie mon âme que tout a déchirée.

« Au revoir, incomparable amie.

» TON ADELÉ. »

Six mois s'écoulèrent au couvent dans les épanchements de la plus étroite intimité. Le calme redescendit dans la fille du monde. Elle oublia ses jours de triomphe et ses jours de douleur, et redevint, comme autrefois, pieuse, simple, enjouée. Peu à peu, l'âme de Blanche, se versant dans celle de son amie, combla le vide. Adèle n'était plus malheureuse, elle avait consenti à vivre plus près de Dieu.

.....

Quelque temps après, une jeune fille voilée sortait de l'abbaye pour se rendre à l'église, où l'attendait la famille de Fléville. Elle n'avait point de mère ; c'était, comme l'avait dit la supérieure, une orpheline bonne, sage, et qui avait beaucoup souffert. Près d'elle on voyait son amie, dont le regard presque maternel semblait l'envelopper. Cette amie veillait sur la fiancée comme un bon génie. Comme ces deux jeunes personnes étaient presque inséparables, madame de Fléville les avait accueillies toutes deux avec une égale bienveillance. A ses yeux et aux yeux de son fils, l'une était brillante, spirituelle, et réunissait toutes les qualités d'une épouse aimable et sûre ; l'autre était simple, sans talent, sans charme, *un peu nulle* peut-être, mais si bonne ! On l'acceptait volontiers pour l'amie de la maison. Tout le temps qu'avaient duré les négociations, la compagne de la fiancée s'était effacée complètement, et si parfois, malgré son innocent stratagème, on semblait la regarder avec intérêt, elle jetait sur sa sœur adoptive un regard de l'âme qui disait à William : « Aimez-la plus que moi, car elle a plus souffert ! »

Tout rentra dans le calme après les fêtes du mariage. L'amie de madame de Fléville retourna dans la solitude y continuer sa vie paisible, que remplissaient la religion, le travail et l'amitié. Son front demeura serein, Dieu seul y vit l'empreinte d'un entier sacrifice, sa compagne l'ignora jusqu'au temps où la bonne mère Sainte-Clotilde, parvenue à cette extrémité de la vieillesse où la mémoire s'affaiblit, laissa échapper un mot qui trahit le secret d'une amitié presque sur-humaine.

Qui donc était madame William de Fléville ?

Blanche ?

Non, Adèle !

M<sup>me</sup> DE STOLZ.



## Explication de l'Énigme Historique de Mai.

### I

Dans un pauvre et noble manoir du noble et pauvre pays de Bretagne, dame Jeanne de Malemaison, gentille femme du sire Robert Du Guesclin, filait sa quenouille, pendant que ses enfants jouaient et menaient grand bruit. Quatre garçons et six filles formaient la noble couronne de la mère de famille, mais cette couronne, semblable à toutes les autres, n'était pas sans quelques épines, et la dame Du Guesclin paraissait triste et sérieuse, comme si une noire pensée eût affligé son esprit. Elle n'était pas seule; une de ses amies, religieuse en un moultier voisin, était venue la voir; depuis quelque temps, leur conversation avait cessé; dame Jeanne ne filait ni ne parlait, et son amie la regardait d'un œil habitué à lire dans les cœurs, car cette sainte épouse du Seigneur avait autant de discernement que de pitié. Elle prit doucement la main de la dame, et lui dit : « Qu'avez-vous, dame ? Notre Seigneur vous envoie-t-il souci et noir chagrin ? — Las ! répondit Jeanne, ce qui me peine et me tourmente, c'est la mauvaise conduite de l'ainé de mes garçons. Il n'est pas, sous le firmament, de plus hargneux compagnon; il ne rêve que noise et guerres, toujours battant ou battu; à peine marchait-il, qu'il jouait déjà du bâton. Maintenant, il rassemble les fils de nos vassaux, les vauriens, les mauvais garçons, il les divise en deux bandes — deux corps d'armée, dit-il — il les fait guerroyer, et il nous revient en guenilles, sanglant, déchiré, plus semblable à un truand qu'à un fils de gentilhomme. Ses frères et ses sœurs le craignent; nos valets le haïssent; ils voudraient le voir, noyé dans une eau courante (1), et moi, moi, sa mère, j'ai l'âme navrée de chagrin et me plains à Notre-Seigneur qu'il m'ait donné un fils si peu semblable à son père. — Et où est-il donc, ce pauvre enfant ? dit la religieuse. — Il n'est pas ici, il bataille sur le grand chemin : mais voilà que le maître-queux sonne la cloche du dîner; il va revenir, et vous le verrez ! »

La table était dressée; après avoir attendu quelque temps, la dame du logis fit asseoir son amie et ses enfants, et ordonna au valet de préparer pour l'ainé, qui s'était fait attendre, une petite table dans le coin de la salle. On venait de dire le benédicité, quand la porte s'ouvrit brusquement, et un grand garçon, mal vêtu, en haillons, s'élança dans la chambre. Il était difficile, la bonne religieuse se l'avoua, d'être plus laid et plus disgracieux. Il entra d'un air farouche, mais lorsqu'il s'aperçut qu'on ne lui avait pas gardé de place à table, ses yeux s'enflammèrent, il s'approcha, la main haute, bouscula ses frères, ses sœurs, en di-

sant : « Place à votre aîné ! » se rua sur les plats, s'en saisit à pleines mains, et répondit enfin à une remontrance de sa mère en renversant d'un coup de pied la table et les mets, qui roulèrent sur le pavé.

« Vous voyez ! s'écria la dame désolée en s'adressant à son amie. »

Celle-ci regardait le méchant garçon avec ses yeux perçants et doux; soudain, elle se leva, alla vers lui, le prit par la main, le ramena vers sa mère, et dit à celle-ci d'une voix grave : « Consolerez-vous, dame ! cet enfant, qui vous fait peine aujourd'hui, sera béni de Dieu; il viendra en perfection et sera un jour le premier homme de France. »

Bertrand, à ces mots, regarda la religieuse, et lui dit brusquement : « Vous êtes bonne ! vous, » puis courant vers la huche, il prit un hanap et un flacon, versa si copieusement qu'il répandit un flot de vin, et revint porter la coupe débordante à la prophétesse. La religieuse boit à ses succès; la mère, étonnée du mouvement généreux de son fils, s'écrie : « Dieu veuille vous ouïr ! dorénavant, je traiterai Bertrand en aîné, j'espère qu'il s'en rendra digne ! »

### II

Des années s'étaient écoulées. On célébrait à Rennes, par un grand tournoi, le mariage de Jeanne de Penthievre. Le sire Robert Du Guesclin était un des tenants de cette brillante passe d'armes, où il avait emmené son aîné, âgé alors de dix-sept ans, monté sur un assez méchant roussin. Bertrand, en passant de l'enfance à l'adolescence, n'était pas embelli; mal armé, mal monté, mal doué, il se rendait justice, et en voyant défilér les belles dames sur leurs palefrois, il se disait : « Laquelle voudrait de moi pour chevalier, moi qui suis si laid ? » Triste, honteux, poursuivi par les quolibets de la foule, qui raillait le pauvre cavalier juché sur un cheval de meunier, il se mourait d'envie de se mêler aux joutes : Un champion se retire de la lice : ah ! s'il pouvait monter son cheval et vêtir son armure ! le champion était un de ses parents; Bertrand va à son logis, et il obtient ce qu'il désire. Un instant après, un nouveau chevalier, la visière baissée, entrait au tournoi. Il ne fait connaître ni son nom ni ses armes, mais quatorze vic-toires le signalent à l'attention du prince et de la foule. En sa qualité de tenant du tournoi, Robert Du Guesclin offre le combat à l'inconnu, mais celui-ci baisse la lance et s'incline avec respect. Cette action met le comble à l'étonnement; on veut connaître le nom de ce champion étranger; un cavalier normand s'approche de lui, et du bout de la lance le décoiffe adroitement. On reconnaît les traits rudes de Bertrand du Guesclin. Son père, ivre de joie et d'orgueil, l'embrasse, les tenants le proclament *le mieux faisant*, et conduit aux pieds de Jeanne de Penthievre, il reçoit

(1) Expression de la chronique.



de sa main le prix des joutes, qui consistait en un cygne d'argent de grandeur naturelle.

Dès ce jour, le nom de Du Guesclin fut célèbre; il mit son épée au service de Charles de Blois, et prit la part la plus active aux luttes qui divisaient alors son pays.

Jean III, duc de Bretagne, arrivé à la vieillesse sans avoir d'enfants, éut pour héritière, se conformant du reste en cela à la coutume de Bretagne, sa nièce, Jeanne de Penthievre, fille de son frère. Il la maria à Charles de Blois, de l'illustre maison de Châtillon, et les jeunes époux, peu de temps après leur mariage, entrèrent en possession de leur bel héritage. Mais un compétiteur redoutable se présentait; Jean III avait un frère, issu d'un second mariage de son père, et qui se nommait Jean de Montfort. Impétueux, hardi, plein d'ambition, secondé par une femme au cœur viril, Jean de Montfort réclama le diadème ducal de Bretagne, et pour se l'assurer, il commit un crime de lèse-nationalité : il fit hommage de la Bretagne au roi d'Angleterre, désavouant ainsi l'étroite union de sa maison avec la France et méconnaissant les longs services qu'elle en avait reçus.

Dès ce moment (1341) jusqu'à l'année 1365, la Bretagne fut un champ de bataille et une terre de désolation. Les deux prétendants à la couronne ducal étaient de même âge et appartenaient tous deux à cette maison de France, illustre entre toutes les races royales. Tous deux portaient les mêmes armes, arboraient les mêmes insignes, jetaient le même cri de guerre. Leurs soldats étaient du même pays et parlaient la même langue. Jean de Montfort était peut-être le prince le plus beau, le plus brave et le plus aimable à son époque; Charles de Blois n'avait pas son égal pour la sévérité des mœurs, la piété, la grandeur d'âme. On les voit dans cette longue et déplorable lutte, tour à tour vainqueurs et prisonniers l'un de l'autre, aujourd'hui sur le trône, demain dans une prison; les vicissitudes de leurs existences dépassent les créations des romans de chevalerie. L'élite de la noblesse européenne, les trois quarts de la population bretonne, cent cinquante mille soldats français, anglais, bretons, flamands, espagnols, périrent par le fer, l'eau et la flamme. Les batailles, les combats livrés durant cette longue lutte furent innombrables. La Bretagne, d'ailleurs, n'était que l'avant-scène d'un plus vaste théâtre. Derrière Charles de Blois et Jean de Montfort, se dressaient Philippe de Valois et Edouard d'Angleterre; derrière les prétentions des deux rivaux à une province, les prétentions des deux rois à un royaume. Les Anglais et les Français, en guerroyant pour Montfort ou pour Blois, s'essayaient aux batailles de Crécy et d'Azincourt, et Charles de Blois qui, en combattant pour sa couronne, défendait un pan du manteau des Gaules contre l'invasion de la race étrangère, jouait, dans cette sanglante lutte, le rôle le plus juste, le plus beau, le plus national. Du Guesclin le comprit, et Charles n'eut pas de champion plus fidèle et plus dévoué : c'est dans cette guerre de la succession de Bretagne que le chevalier breton se trouva pour la première fois en face des Anglais qu'il devait combattre toute sa vie.

Il semblait avoir reçu en naissant le génie de la guerre : il en acquit la science. Terrible en rase campagne, invincible corps à corps, il aimait de prédilec-

tion les surprises, les embuscades, les ruses de guerre où se déployait son esprit inventif; il savait étudier les plis du terrain et mettre à profit toutes les circonstances qui pouvaient influer sur le sort des armes. Son épée cherchait surtout ces étrangers, Anglais, Brabançons, Navarrois que la guerre avait jetés sur le sol de Bretagne et qui pillaient le duché comme terre conquise. Il avait pris pour règle de conduite cette parole qu'il répétait souvent à ses hardis compagnons : « Qu'en quelque pays qu'il fit la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple n'étaient point ses ennemis. »

Sa conduite répondait à ses sentiments; il ne se battait que pour le bon droit et la justice, et il retira, de ses longues campagnes et de l'amitié de plusieurs rois, plus d'honneur que d'argent. Les Anglais essayèrent à plusieurs reprises, d'acheter sa foi, mais il les regarda, disent les chroniques, *comme un lion irrité*, et ne leur répondit que par de nouvelles promesses en l'honneur de son souverain. Pendant une courte trêve qui laissait un peu de paix à la Bretagne, il offrit sa vaillante épée au roi de France, et uni au maréchal de Boucicaut, il enleva aux Anglais Nantes et Melun, et défit à Cocherel, près d'Evreux, le fameux capitaine de Buch, chef des possessions navarroises. Ses victoires rendirent l'espoir à la France; Charles le Sage le combla d'honneurs, mais son cher pays avait de nouveau besoin de son bras : il accourut, et se rangea, toujours fidèle, sous les drapeaux de Charles de Blois. Cette fois sa fortune ne l'avait pas suivi; elle échoua dans les champs funestes d'Auray, où Charles de Blois perdit la vie et laissa son diadème ducal à son compétiteur (1364). Du Guesclin, qui s'était battu avec une fureur désespérée, fut fait prisonnier par Chandos; le roi de France paya sa rançon et lui confia le soin de délivrer le royaume des *Grandes compagnies* qui le ravageaient.

Depuis cinquante ans, des soldats de tous les partis et de toutes les nations, suivis d'une multitude de gens sans aveu, s'étaient jetés sur les provinces centrales de la France; ils occupaient les forteresses, détroussaient les passants, pillaient les villages, et vivaient de rapines et de meurtres. Du Guesclin fit, de ce ramassis d'hommes, une invincible armée qu'il conduisit en Espagne; il l'employa à détrôner Don Pèdre le Cruel, fou sanguinaire, abhorré de ses sujets, en horreur à tous les princes de l'Europe, particulièrement à Charles V, dont il avait épousé et empoisonné la sœur, Blanche de Bourbon.

L'entreprise de Du Guesclin eut un entier succès, jusqu'au moment où les Anglais, se mettant de la partie, embrassèrent la cause de Don Pèdre. Emporté par son courage, Bertrand fut fait prisonnier à la bataille de Navarette; le Prince Noir le traita en frère et voulut fixer sa rançon à *si petit prix qu'il voudrait*. Mais Du Guesclin répondit froidement : « Je ne puis me taxer à moins de cent mille doubles d'or. — Cent mille doubles d'or ! s'écria le Prince confondu : c'est rançon de roi. — C'est la rançon que j'ai payée à Chandos. — Je doute que vous puissiez trouver pareille somme. — Je la trouverai, en mettant Henri de Transtamare sur le trône d'Espagne; il me donnera bien pour cela cinquante mille doubles d'or; le roi de France, mon seigneur, m'avancera le reste, et il n'est



*pas de fileresse en France sachant fil filer, qui ne gagnât ainsi sa finance ! »*

Il fallut que le Prince Noir cédât au fier Breton, qui s'acquitta et tint sa promesse en chassant une seconde fois Pèdre le Cruel et en établissant sur le trône de Castille son frère, Henri de Transtamare.

Revenu en France, accueilli avec enthousiasme, revêtu par Charles le Sage de l'épée de connétable, Bertrand recommença à guerroyer contre les Anglais et contre Jean de Montfort, qui les avait introduits en France. Mais son âme s'était contristée lorsqu'il poursuivait ses ennemis sur le sol de la Bretagne, lorsqu'il trouvait parmi ses adversaires ces hommes de race bretonne; aussi conjura-t-il le roi de France de l'envoyer en Guyenne : il obtint ce qu'il voulait et fit ses adieux au roi en ces termes : « Sire, vous m'envoyez en Gascogne à mon grand contentement; car il ne faut pas que je nie que je ne pouvais, avec le contentement de mon cœur, faire la guerre en Bretagne. C'est le pays auquel Dieu me fit naître, où sont mes parents et amis de sang; je ne puis rien faire que je n'en retienne quelque chose, qui n'est pas à dire que je n'y eusse fait mon devoir, mais il se peut faire par autres que par moi. »

Et baisant la main du roi, il le conjura de donner la paix à Montfort, c'est-à-dire à la Bretagne.

Du Guesclin espérait chasser les Anglais de la Guyenne, mais la mort l'empêcha d'achever cette grande œuvre. Il avait repris villes et châteaux sur son passage, et il assiégeait la forteresse de Châteauneuf de Randon, dans le Gévaudan, lorsqu'il se vit atteint d'une fièvre maligne. Sa mort fut simple comme sa vie. Il appela ses capitaines dans sa chambre, leur recommanda le service du roi, et témoigna le regret de ne pouvoir faire connaître à Charles le mérite de ses vaillants serviteurs. Il leur répéta sa maxime ordinaire, et les pria d'épargner en guerre tout ce qui était faible, et particulièrement

les clercs et les pauvres laboureurs. Puis, leur disant adieu, il retint auprès de son lit le sire de Clisson, son ami, et lui dit : « Messire Olivier, je sens que la mort est proche et ne puis vous dire beaucoup de choses; nous avons été compagnons d'armes, vous et moi, il y a longtemps. Le roi vous connaît pour vaillant homme, et vous n'avez pas besoin de mes recommandations auprès de lui, car on ne peut ajouter à son affection pour vous. Vous direz au roi que je suis marri de n'avoir pu le servir mieux et plus longtemps; si Dieu m'avait prêté vie, j'aurais eu bon espoir de vider le royaume de ses ennemis d'Angleterre, mais d'autres s'y besoinneront, et vous, messire Olivier, tout le premier. Je vous prie de prendre l'épée qu'il me commit quand il me donna l'état de connétable, et de la lui rendre. Il saura bien en disposer et faire élection de personne digne. J'ai les bienfaits qu'il m'a faits; je lui recommande ma femme et mon frère. Et adieu; je n'en puis plus. »

Il baisa son épée, la remit à Clisson, et rendit le dernier soupir. Le lendemain, le commandant de Châteauneuf de Randon déposait les clefs de la forteresse sur le cercueil du héros breton : la juste reconnaissance de Charles le Sage plaça les restes du bon connétable parmi les sépultures royales. Il fut enseveli à Saint-Denis, où son maître le rejoignit bientôt.

Du Guesclin ne laissait point d'enfants; il avait épousé la belle et savante Tiphaine Raguenel, qu'il aimait tendrement, et qui était digne de lui par son esprit et ses vertus. Il avait une sœur nommée Julienne, qui avait embrassé l'état monastique, et qui possédait une grande part du sang et du courage de Du Guesclin : elle défendit le château de Pontorson contre une attaque nocturne des Anglais; une femme poète de nos jours, madame Tastu, a fait de cette aventure le sujet d'un charmant poème.

E. R.

## LA VITRE ET LE RIDEAU.

Un soir que le soleil plongeait sous l'horizon

Et que la lampe seule éclairait la maison,

La Vitre diaphane, empruntant un langage

Au souffle harmonieux du vent,

Murmurait, à part soi, sous le Rideau mouvant :

« Pourquoi m'offusque-t-il?... Il est jaloux, je gage ;

» Ma clarté lui déplaît... ma splendeur l'étourdit...

» Ma gloire... pour tout dire en un mot, l'importune ! »

Or le Rideau, qui l'entendit,

Dit :

« Où donc est le soleil ? Je ne vois point la lune...

Eh ! quel astre puis-je éclipser ?

Car, en vain ferais-tu l'ombrageuse et la fière,

Voisine, en toi, vraiment, tu n'as pas de lumière,

Et ton rôle se borne à la laisser passer. »

Que d'auteurs sans pareils

Et brillants... de grands titres,

Qui se croient des soleils...

Et ne sont que des vitres !

M<sup>me</sup> CATHERINE DES ORTIES.



# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 6.

Nous continuerons à rappeler au souvenir de nos abonnées que dans chaque numéro se trouve une série de morceaux de musique assez variés pour que les élèves qui commencent et celles qui ont abordé les difficultés de l'art aient la faculté de choisir : musique de piano, piano et violon, musique de danse et de chant, études élémentaires, œuvres sérieuses et difficiles.

Nous ajoutons pour ce mois *les Abeilles*, de M. Brisson : ce morceau a obtenu dernièrement le succès le plus légitime au concert de M. Couplet ; plus trois romances de M. Couplet lui-même : *les Deux Fleurs*, conte ; *Cléopâtre*, mélodie dramatique, et *le Père Valentin*, qui, dans cette audition musicale, ont enlevé tous les suffrages.

## ÉDUCATION MUSICALE.

### DE L'INTRODUCTION DE LA MUSIQUE DANS L'ÉGLISE.

(Suite et fin.)

L'opinion générale attribuée au pape Vitalien l'introduction de l'orgue dans l'église romaine vers l'an 670 ; cependant quelques auteurs supposent que cet instrument y était en usage auparavant. Le D. Burney cite une épigramme de Julien le philosophe ou l'Apostat vers 360, et copiée de l'Anthologie par Ducange, comme une preuve qu'il existait depuis longtemps.

Ammonius croit qu'on ne se servit pas d'orgues dans le service divin avant l'an 840, sous le règne de Louis le Pieux. Bingham affirme que ce ne fut pas avant le temps de saint Thomas d'Aquin, et il attribue l'honneur de son introduction dans l'église à Marinus Sanutus, en 1290. Cet auteur ajoute : « Notre église n'emploie pas les instruments de musique tels que la harpe et le psaltérium pour célébrer les louanges de Dieu, afin de ne point ressembler aux Juifs. » Néanmoins, d'après le témoignage de Gervas, moine de Canterbury, les orgues étaient en usage plus de cent ans avant l'époque où il écrivait, c'est-à-dire vers la fin du douzième siècle ou le commencement du treizième, et il semble que son admission dans l'église devança de beaucoup cette époque.

Vitruve, qui florissait un siècle avant l'ère chrétienne, donne la description d'un orgue, et saint Jérôme parle de deux de ces instruments : l'un, qui avait douze paires de soufflets et qui était entendu à la distance de près d'un mille ; et l'autre à Jérusalem, qu'on pouvait entendre du mont des Oliviers. L'authenticité du morceau attribué à saint Jérôme, dans lequel il est fait mention de ces deux instruments, est mise en doute par Mersenne.

En résumant tout ce qui vient d'être dit, on ne peut guère douter que les orgues n'aient été portées à une certaine perfection vers le sixième ou le septième siècle, sans avoir cependant possédé dès lors cette variété d'harmonie, cette puissance de son et ce mécanisme parfait qui distinguent aujourd'hui les orgues de nos églises. Vers la fin du septième siècle, les Allemands connaissaient les orgues ; mais on ignore comment cette connaissance leur était parvenue. A l'époque de l'introduction de l'orgue dans les églises, le chant grégorien ou plain-chant commença à être arrangé pour les voix dans la manière qui fut ensuite appelée

*discantus*, ce qui, dans l'enfance du contre-point, signifiait : *chant double*. Cette méthode de chant fut d'abord pratiquée avec l'orgue ; mais elle fut bientôt consacrée à la seule exécution vocale, et de deux voix on l'étendit à trois, quatre, etc. ; et les termes *triple*, *quadruple*, *motet*, *quintus*, commencèrent à être appliqués aux compositions musicales.

La danse a-t-elle, ainsi que la musique, fait partie des rites religieux des premiers chrétiens ? Le P. Ménestrier remarque que le nom de *chœur* qui est conservé pour cette partie de nos cathédrales où les chanoines et les prêtres chantent et officient, est originairement dérivé d'un mot grec, qui signifie danse ou troupe de danseurs. Cependant on lit dans un des sermons de saint Augustin : « Qu'il vaudrait mieux, bêcher ou labourer le jour du Seigneur que de danser. Au lieu de chanter des psaumes sur la lyre ou le psaltérium, dit-il, ainsi que les vierges et les matrones avaient coutume de le faire, elles perdent maintenant leur temps à danser, et même elles ont recours à des maîtres dans cet art. »

Après saint Grégoire, plusieurs changements eurent lieu dans la notation du chant ecclésiastique, sans que toutefois son système subit la moindre altération. Des points, des accents, et divers autres signes furent adoptés pour indiquer l'élévation ou l'abaissement de la voix, et dans le dixième siècle on commença à faire usage des lignes.

Le système de musique sacrée adopté à Rome prévalut bientôt dans presque tous les pays où la religion chrétienne s'était établie ; mais le schisme qui éclata dans le neuvième siècle entre les églises grecque et latine empêcha la première d'adopter les changements qui furent faits après cette époque dans le rituel romain, et l'ancienne notation fut continuée dans l'église grecque jusqu'à ce qu'elle fût entièrement changée par saint Jean Damascène, qui lui en substitua une autre d'un genre tout particulier, encore en usage dans les églises grecques.

Ce qu'on vient de lire est ce que nous avons pu recueillir de plus positif sur l'introduction de la musique dans le service divin. Après la réforme opérée par saint Grégoire, elle demeura stationnaire pendant plusieurs siècles ; dans un autre article, nous suivrons les progrès généraux de cette science. M. L.



## Revue Musicale.

Par quelle féerie miraculeuse le compositeur le plus célèbre pourrait-il improviser et orchestrer un bon opéra sur un libretto détestable? L'inspiration du poète stimule celle du musicien. Mais où manque l'action dramatique, l'inattendu des situations et le charme des détails, le champ devient tellement aride que l'imagination s'y enlève, et que si la science musicale parvient à y faire des prodiges, le travail de la pensée n'y peut rien créer de jeune et d'émouvant.

MM. Barbier et Michel Carré savent très-élégamment ajuster des vers; ce sont de charmants poètes; il faut même ajouter que *les Noces de Jeannette* offraient un petit tableau rustique rempli de grâce et de gaieté. On y respirait avec plaisir certains parfums de fensaison qui rappelaient les travaux champêtres; on y entendait des bruits de cloches et de moulins qui ramenaient l'imagination vers les paisibles méditations de la nature. Mais de même que pour faire un civet il faut un lièvre, pour faire un opéra il faut une pièce, et MM. Barbier et Carré n'en ont pas encore fait une, que je sache.

C'était une rude tâche pour M. Halévy d'avoir à broder de croches et de triples croches le canevas incolore auquel on a donné le titre de *Valentine d'Aubigné*. Que de délicieux motifs seraient éclos de cette tête intelligente si quelque auteur dramatique bien inspiré lui eût fourni un beau et intéressant sujet! Certes, il a fallu plus que du talent, il a fallu du génie à notre maestro pour sortir triomphant d'une épreuve qu'environnaient tant de périls, et cependant la victoire a été décisive. Honneur à M. Halévy!

L'auteur de *la Juive* et de *la Reine de Chypre*, ces pages vraiment magistrales, est revenu à sa première manière, sa vraie manière peut-être. La grâce, la rêverie, le goût dont il a donné de si éclatants témoignages dans *l'Éclair*, *les Mousquetaires de la Reine* et *le Val d'Andorre*.

L'ouverture de *Valentine d'Aubigné* est simple et d'une clarté remarquable. Elle débute par un andante d'une rare élégance. L'allegro est pétillant de vivacité et la strette termine vigoureusement cette belle page.

Dans le premier acte la romance :

- « Comme deux oiseaux
- « Que le ciel rassemble, »

m'a rappelé je ne sais quel air ancien, dont le poète Sedaine avait composé les paroles et dont le titre m'échappe. Le charme s'y trouve, mais la nouveauté est absente.

De délicieux couplets chantés par Mocker sont bissés chaque soir avec enthousiasme. Dans le final, on remarque une belle phrase composée sur ce vers :

- « O vous! que je nommais ma sœur! »

Le grand air de *Valentine*, qui commence le deuxième acte, manque essentiellement de distinction. Mais il est suivi de couplets qui nous ont semblé ravissants. Ce sont de poétiques souvenirs d'enfance qui reviennent tous chargés de parfums, de fleurs et de grâce naïve. Un chœur d'un style large et sévère termine cet acte, qui a produit un bon effet.

Le troisième acte est le plus dramatique de la pièce; quoique, à vrai dire, les sentiments y tiennent plus de place que les situations. Il y a une scène de souper pendant laquelle l'orchestre seul se fait entendre piano; cela a vivement impressionné l'auditoire. Un duo en *si mineur* a été chaleureusement applaudi. Enfin, le trio final plein d'énergie, de verve et d'originalité, a complété le succès de l'œuvre de M. Halévy, qui, cette fois, a vaillamment et victorieusement combattu les pauvretés du libretto.

Il y a quelques jours, M. Adolphe Adam, faisait hommage au théâtre des Bouffes-Parisiens d'une jolie perle, qu'on nomma *les Pantins de Violette*. Sous ce titre, M. Léon

Battu avait écrit une saynète d'une grâce ravissante. De la jeunesse, de la vraie poésie, des vers éclos sous l'influence d'un rayon de soleil, voilà tout; mais ce tout était beaucoup. Que de fraîcheur dans les mélodies du compositeur! Que d'esprit dans les détails! Comme la musique s'harmonisait bien aux paroles! Comme la pensée du poète se liait étroitement à celle du musicien! *Les Pantins de Violette* sautaient comme des écureuils et chantaient comme des rossignols. Rien n'était plus joli que cette pochade musicale. Après l'opéra, où l'on avait entendu avec admiration la grande musique du *Corsaire*, avec quel plaisir on entraînait vingt minutes aux Bouffes pour écouter ces bruits joyeux qui reposent l'âme et ces motifs allègres qui l'égayent!

Sombres forbans de l'Opéra, pauvres pantins de M. Offenbach, suspendez vos chants, couvrez-vous d'un crêpe funèbre et pleurez avec nous votre père qui s'est endormi pour toujours! Votre père que nous avons tous aimé et applaudi! Votre père, qui avait une si nombreuse famille de chefs-d'œuvre, et qui s'en va, dans un monde meilleur chercher la récompense de son infatigable courage.

Dans une réunion nombreuse des compositeurs les plus célèbres et des hommes de la science les plus compétents, nous avons entendu, pour la première fois, le grand piano-orgue à trois claviers, de M. Alexandre, touché par un artiste de talent, M. Daussaigne-Méhul. Sur des motifs des *Huguenots*, ce jeune pianiste-compositeur a exécuté une fantaisie brillante que le public a vivement applaudie. Les accents plaintifs, graves ou mélodieux de l'orgue retentissent au milieu des arpegges et des broderies du piano. C'est l'harmonie complète et puissante d'un orchestre. Tout cela est dû aux combinaisons variées des différents claviers qui, adhérents à l'orgue mélodique, produisent des effets magnifiques et peuvent devenir une des richesses de la musique instrumentale.

On parle beaucoup, en ce moment, d'un certain M. Broussil, qui, selon l'opinion publique, est le plus fortuné des pères. Sa famille se compose de petits prodiges voués à l'art, tous fringants, joyeux, allègres et remplis de talents précoces. C'est plaisir d'admirer leurs teints fleuris et leurs yeux brillants, et l'on se sent heureux de voir cette jeunesse qui frétille au soleil d'une douce paternité, tandis que tant d'autres petits martyrs du solfège s'étiolent dans les labeurs d'une science qui souvent leur manque de parole.

Vous voyez d'abord apparaître un petit garçon de sept ans, tenant un violon aussi grand que lui, et sachant en tirer des sons avec un aplomb, un flegme, une sûreté de mesure inconcevables. Celui-ci est suivi d'un autre qui a onze ans, et qui, sur la viole de Gamba, exécute plusieurs airs avec beaucoup de grâce et de précision. M. Albin, âgé de treize ans, succède aux deux premiers, et nous fait entendre sur le violoncelle deux motifs très-difficiles et admirablement exécutés. M<sup>lle</sup> Bertha fait alors son apparition; elle a quatorze ans; son visage est radieux, il y a quelque chose d'inspiré dans son regard. On écoute avec ravissement les sons purs, sonores et harmonieux qu'elle sait tirer de son violon. Beaucoup de style, un sentiment vraiment rare, une élégance que tout le monde admire, voici les qualités de la jeune artiste. M<sup>lle</sup> Antonia, âgée de dix-sept ans, le chef de cette bande d'oiseaux jaseurs, est déjà une pianiste infiniment remarquable; et tout cela babille, sourit et semble heureux comme les premières fleurs écloses au souffle du printemps, comme les jeunes fauvettes qui chantent dans les buissons verts.

Au moment où notre plume traçait le dernier mot de cette revue, une nouvelle foudroyante est venue nous frapper. *Fumagalli* est mort à Florence! *Fumagalli*, le compositeur célèbre, l'exécutant dont le nom était devenu européen! *Fumagalli*, le doux et charmant jeune homme que



tout le monde aimait; le père de famille qui laisse d'éternelles douleurs au foyer domestique où il avait apporté d'ineffables joies!

Fumagalli venait de donner plusieurs concerts en Italie. Florence l'avait appelé, et il était allé joyeusement à Florence, où l'attendaient les plus chaleureuses et les plus justes ovations. On pourrait presque dire que l'éminent artiste a succombé sous le poids des couronnes que la patrie des arts lui décernait chaque jour. Le temps nous manque pour parler longuement à nos lectrices de ce grand talent

qui avait vaincu toutes les difficultés de la science musicale. Ses magnifiques études pour la main gauche sur l'air de *Grâce de Robert* et de *Costa-Diva de Norma* resteront comme des chefs-d'œuvre. Les morceaux innombrables dus au génie du jeune compositeur sont autant de pages qui le placent au premier rang dans la pléiade des artistes célèbres. Où se serait arrêtée la marche ascendante de Fumagalli si la mort ne l'avait frappé presque au début de cette carrière précoce?

MARIE LASSAVEUR.

## ECONOMIE DOMESTIQUE.

**FILET DE BŒUF A LA JARDINIÈRE.** — Piquez et faites rôtir un filet de bœuf. Faites un bon roux; mettez-y un cœur de laitue, des petites carottes coupées finement, des petits pois, un peu de pourpier, les extrémités blanches d'un chou-fleur que vous aurez fait bouillir à l'eau préalablement; mouillez avec du bouillon; ajoutez, au moment de servir, le jus du filet, et servez le rôti entouré de ces différents légumes.

**PETITS POIS A LA CRÈME.** — Faites cuire vos pois dans l'eau avec un peu, très-peu de sel; égouttez-les; mettez dans une casserole un bon morceau de beurre bien frais, posez sur un feu doux, ajoutez les pois, sautez-les; puis, ajoutez, par petites portions, deux verres de bonne crème pour deux litres de pois, une cuillère de sucre en poudre et liez avec deux jaunes d'œufs.

**GELÉE DE GROSEILLES A FROID.** — Exprimez le jus de quatre livres de groseilles; mêlez-y cinq livres de sucre

en poudre; remuez et exposez au soleil dans des pots évasés. Le jour même la gelée est faite.

**GROSEILLES CONFITES EN GRAINS, FAÇON DE BAR.** — Prenez six livres de groseilles rouges et blanches; égrenez les, et à l'aide d'une fine aiguille, ôtez-en les pépins; faites au gros-boulé quatre livres et demie de sucre. A ce degré, mêlez les fruits au sucre; agitez avec l'écumoire; écumez avant l'ébullition, et soutenez celle-ci pendant quelques minutes. Aussitôt que la liqueur retombera en nappes sur l'écumoire, retirez la bassine du feu et versez dans les petits pots.

**MARMELADE DE FRAMBOISES.** — Epluchez de belles framboises; passez-les en les foulant au tamis de crin pour les débarrasser de leurs pépins; mettez trois quarts de livre de sucre par livre de fruits; faites cuire jusqu'à ce que le mélange ait pris consistance de marmelade. Versez dans les pots et laissez refroidir avant de les couvrir.

## Correspondance.

« Viendra-t-elle? ne viendra-t-elle pas? » Telle était la question posée par Florence à une petite pâquerette que, dans sa mauvaise humeur contre le temps, mon amie effeuillait sans pitié. La pauvre fleur n'en pouvait mais pourtant, si le ciel était noir, si la pluie tombait à torrents, si nous n'avions pu trouver de voiture. Tous les omnibus étaient pleins, et, quand à l'horizon du boulevard ou de la place de la Concorde, un fiacre, une victoria, un véhicule quelconque apparaissait, dix bras s'élevaient vers lui, vingt pieds se mettaient à sa poursuite. Or, mon père n'est pas très-fort sur ces chasses aux voitures où la ruse triomphe plus souvent encore que l'agilité. — Un monsieur arrive le premier; il ouvre la portière et invite, du regard, les personnes qui l'accompagnent, et qu'il a devancées, à se hâter un peu. Tout à coup, de l'intérieur de l'équipage, une voix crie : « Eh bien, cocher, partons-nous? Le cocher fouette, le monsieur qui monte la garde à la portière réclame; une discussion s'engage et la voiture reste à celui qui l'a habilement volée. Ces choses-là se passent tous les jours; elles prouvent toute la loyauté des hommes de notre époque, toute leur bonne éducation... Mais, patience vient à bout de tout; nous avons fini par trouver qui nous conduise, et j'arrivai auprès de Florence au moment où la pâquerette rendait son oracle... menteur; elle avait dit: elle ne viendra pas!... »

« Ah! soyez bénis, s'écria notre amie accourant vers nous. Voilà ce qu'on appelle du dévouement, car, venir à la campagne par ce temps abominable c'est avoir du courage. »

— Qui veut la fin veut les moyens, et pour te voir je n'en avais pas d'autre que de braver vent et grêle, puisque tels sont maintenant les charmes du joli mois de mai. Mon père, qui t'aime presque autant que moi, a facilement secondé mes desirs.

— Ah! merci, monsieur, dit Florence; merci de votre affectueuse bonté. Mon père était allé au devant de vous sans vous espérer pourtant... il va être bien heureux. »

Nos deux pères réunis se mirent à causer et ne s'occupèrent plus de nous. Nous nous levâmes et nous quittâmes le salon. « Et ta mère? dis-je à Florence. »

— Elle est occupée de quelques soins d'intérieur dans lesquelles je l'aide ordinairement, mais aujourd'hui, j'étais sans courage et depuis que je suis levée j'ai perdu mon temps.

— C'est joli, mademoiselle.

— Ne va pas me faire de sermons, je suppose que tu n'es pas venue pour cela. Causons plutôt de ce que tu as fait et vu depuis que nous nous sommes quittées.

— Beaucoup de choses; d'abord j'ai fait la toilette d'été à ma chambre, j'ai enfilé mes lainages, tous mes objets d'hiver enfin, pour faire place dans mon



armoire à ceux de la saison et ces arrangements terminés, j'ai fait avec ma mère des visites de condoléance, de bienséance et d'amitié.

— Toutes le même jour ?

— Du tout, tu comprends que ces trois catégories d'obligations sociales exigent des toilettes différentes, et que c'est bien assez de s'habiller deux fois le jour. Nous vois-tu, ma mère et moi, sortir en toilette sévère et aussi unie que possible pour faire une visite de condoléances, puis rentrer et ressortir transformées en élégantes ; rentrer et ressortir de nouveau en costume de tous les jours ? Les personnes qui nous auraient vues ainsi aller et venir, nous auraient prises pour deux *caméléons errants*, et nous aurions risqué que quelque savant naturaliste s'emparât de nous pour nous transporter bon gré malgré au Jardin des Plantes comme deux curiosités bipèdes.

— A Paris, on ne s'en apercevrait même pas...

— A Paris, comme ailleurs, ma chère, on est l'objet de la critique, et nul n'y échappe. Mais je t'ai parlé de visites, et cela me ramène auprès de notre pauvre Berthe, qui est bien affligée. Sa grand'mère est gravement malade.

— Ah ! l'as-tu vue ?

— Non, ma mère seule a été reçue par elle : je suis restée au salon avec Berthe.

— Comment, Berthe reçoit ?...

— Et pourquoi non ? C'est bien le moins, ce me semble, qu'elle fasse *aux amis* de sa grand'mère l'honneur de leur donner elle-même de ses nouvelles. Les connaissances n'entrent jamais en pareil cas : elles déposent leurs cartes ou inscrivent leurs noms sur le bureau disposé à cet effet dans l'antichambre, puis se retirent.

— Convient, Jeanne, que rien n'est plus désobligeant que cet usage... Comme il est aimable de se voir congédié quand une autre personne est reçue !...

— C'est un affront que l'on peut s'éviter, ma chère, en faisant prendre des nouvelles au lieu de les aller chercher soi-même. Les personnes discrètes ne s'y exposent jamais, parce qu'elles comprennent que l'amitié a des droits auxquels tout le monde ne saurait prétendre.

— N'importe, je ne trouve pas cela poli... Mais Berthe comment s'acquittait-elle de sa mission ?

— Parfaitement. Elle était assise sur le divan qui fait face à la cheminée. A côté d'elle, était une dame ; quand nous arrivâmes, celle-ci voulut céder sa place à ma mère, qui accepta sur ses instances. Pour moi, après avoir serré la main de Berthe, j'allai occuper un des fauteuils disposés à droite et à gauche du divan. On causa d'abord de la chère malade, puis de quelques autres personnes dont Berthe s'était informée. Enfin, survint un monsieur, ami de la famille. Il prit rang au milieu de nous et nous raconta dans les plus minutieux détails la mort et les obsèques d'A. Adam. C'était un sujet mal choisi ; on ne vient pas parler mort et deuil dans une maison visitée par la maladie. Ma mère ne le laissa pas continuer son récit, elle l'interrompit habilement et ramena la conversation sur son véritable terrain : le prochain rétablissement de la malade. Comme les visites que l'on fait dans ce cas ne sont jamais longues, les causeries ont peu de suite, d'autant moins que Berthe reconduisait chaque partant jusqu'à la porte du salon. Quand nous ne fûmes plus que nous trois, Berthe

offrit à ma mère, qui ne l'eût pas demandé, d'entrer auprès de sa grand'mère. Ma mère accepta, mais elle ne resta que quelques minutes, un quart d'heure au plus.

— Pauvre Berthe... Si elle allait perdre sa grand-mère !...

— Cela serait un grand malheur ! Berthe a encore besoin d'elle : elle la forme si bien aux usages du monde et avec une si aimable simplicité ! Enfin, si Dieu l'appelle à cette première épreuve, la pauvre enfant retrouvera, si elle le désire, en ma mère un autre guide, un sage conseiller ; en nous des amies dévouées... je parle en ton nom.

— Et tu parles bien, tu sais que je m'associe volontiers à tes bonnes inspirations...

— A propos d'inspirations, cela me rappelle que...

— Je te vois venir, beau masque ! que tu as apporté tes planches ?... Tu as bien fait, va, amie, et si tu veux, en attendant que la pluie cesse et que le soleil nous appelle au jardin, nous allons les interroger ensemble...

1, QUART DE MOUCHOIR. Plumetis, point de sable, point de plume et jours. — Le pointillé marque le point de sable ; les croix indiquent les jours : le point de plume est destiné aux roses et aux autres fleurs. Au bord de ce mouchoir court un petit feston auquel tu peux coudre une valenciennienne ou une fine guipure, mais si tu aimes la simplicité autant que la distinction, tu le porteras sans dentelle.

2 et 3, Dessin pour jupes et garniture de corsage de robe de mousseline. Plumetis et point de sable dans le cœur des tulipes. Remarque que je dis *jupes* et non *volants*, quoique ce dessin puisse servir à ce dernier usage ; je l'ai pris sur une robe qui m'a paru ravissante et qui était ainsi faite. Elle avait trois jupes ; la première plus large que la seconde, la seconde plus large que la troisième ; au bord de ces jupes était brodé le dessin n° 2. — Le corsage, sans basques, formant un peu la pointe par devant et par derrière, était garni d'une bretelle en mousseline brodée sur le dessin n° 3. Sur la tête de ces bretelles étaient placés des petits nœuds de ruban de taffetas rose, n° 3 ; un autre nœud à longs bouts, fait de ruban, n° 9, cachait par devant la jonction des deux bretelles. — Les manches avaient un premier bouillonné qui partait de l'entournure ; venait ensuite une bande brodée pareille à celle des bretelles, puis, un autre bouillonné, puis une autre bande. Entre ces bouillonnés et ces bandes étaient jetés çà et là des petits nœuds roses semblables à ceux du corsage.

« Sais-tu, Jeanne, que cela devait faire une bien jolie toilette de femme ?

— Charmante, ma chère, et c'est en effet une jeune femme qui la portait. Sa sœur avait la même robe, avec cette différence que le corsage uni et décolleté était dissimulé sous un fichu *Marie-Antoinette*, dont je te ferai tout à l'heure la description. Mais nous ne pouvons porter, nous, de si belles choses : nous n'avons pas encore qualité pour cela, et afin d'utiliser ce dessin qui me plaît tant, je vais m'en broder deux garnitures : une sur le numéro 2, une plus basse sur le numéro 3, et m'en faire un mantelet.

— Comment un mantelet ?... en mousseline ? mais je croyais qu'on n'en portait plus ?...

— Je t'assure, Florence, qu'on en portera cet été, et beaucoup. Leur forme sera celle du mantelet-



écharpe, avec double volants pour dames comme pour jeunes filles.

4 et 5, BONNET DE PREMIER AGE. Broderie anglaise ou plumetis, ou bien plumetis et broderie anglaise mélangés.

6, L. L. J., enlacés, plumetis.

7, S. R., enlacés, plumetis ordinaire et plumetis fendu.

8, Maria, plumetis.

9, Adeline, plumetis.

10, A. F., plumetis simple ou feston.

11, L., plumetis.

12, J. M., plumetis fendu et œillets ou pois.

13, J. F., plumetis fendu et plumetis ordinaire.

14, A., plumetis simple ou feston.

15, M. F., plumetis fendu.

16, M. C., œillets ou pois.

Ici finit la petite édition.

17, COL MOUSQUETAIRE. A part quelques petits détails, tels que les nervures, les tiges et l'écusson du milieu, tout dans ce col pourrait se faire au feston avec mélange de jours aux endroits pointillés, et de point d'échelle dans ceux marqués de barrettes; quant au semé du fond, il serait, je crois, plus léger avec œillets qu'avec pois.

18 et 19, GARNITURE ET ENTRE-DEUX pour manches allant avec le col; manches à bouillons, s'entend.

20, BONNET DU MATIN plus que simple, bonnet de nuit au besoin. Plumetis ou broderie anglaise au choix des amateurs.

— Quel regard de mépris tu jettes sur ce dessin, ma chère Jeanne!

— Oh! oui, je te le donne à contre-cœur; mais je n'ai rien trouvé de mieux: notre dessinateur ne veut pas, par intérêt pour nous, dit-il, composer de dessins pour *broderie passée de mode*. Aussi ma consolation devant cette petite horreur est de penser que la forme de ce bonnet, aussi gracieuse que commode, compensera ce qui manque à son dessin.

21, GARNITURE du bonnet. Souviens-toi de n'en mettre qu'un rang sur le milieu et deux de chaque côté des joues. Comme ampleur, la garniture doit avoir deux fois et demie celle de ton bonnet.

22, RICHE ÉCUSSON pour plumetis très-fin, avec point grainé dans le cœur des pensées. Le chiffre L E doit-être brodé au plumetis avec œillets ou pois.

23, ENTRE-DEUX pour poignets de chemises de jour, ou tous autres objets de layettes; plumetis, ou plumetis et guipure.

24, Gérard, plumetis.

25, Marc, plumetis.

26, N. C., plumetis, œillets ou pois.

27, L. C., plumetis, œillets ou pois.

28, G. M., plumetis, œillets ou pois.

Tourne la planche.

29, 30, 31, 32, 33. Fichu Marie-Antoinette, c'est la forme de celui dont je te parlais à propos des dentelles blanches de nos jeunes femmes. Ah! ma chère Florence, je ne saurais trop te vanter cette petite merveille, née cet hiver dans nos salons, et qui s'étale maintenant au plein soleil de tous les magasins de lingerie, en attendant que le temps lui permette de se montrer sur les épaules de nos élégantes parisiennes. — Aussi, suis mon conseil, arme-toi de courage, et hâte-toi de broder le dessin que je t'apporte, il n'est

ni long ni difficile... c'est tout bonnement du feston de différents genres, et des jours à faire dans les endroits marqués.

— Nenni, Jeanne, je n'entreprends pas pareille tâche, j'aime mieux jouir de la campagne, courir les champs, herboriser un peu avec mon père, lire, cueillir des fleurs, chanter, toucher du piano, que tirer l'aiguille dès la pointe du jour, et cela pour me faire un fichu qui sera terminé quand la mode en sera passée.

— Mais elle commence, chère paresseuse, ainsi tu as bien le temps.

— Nenni, je te répète; et si tu vois Florence en fichu Antoinette, c'est que sa mère le lui aura acheté.

— A cet égard, ma chère, ta mère n'aura que l'embarras du choix. Car depuis ceux en riche dentelle jusqu'aux plus simples, en tulle ou en mousseline, on ne voit que ces fichus. Mais, puisque tu es en si mauvaise disposition, il est inutile que je te dise comment se rejoignent les différentes parties de mon patron.

— Non, dis toujours, chère Jeanne, si un de ces beaux matins j'allais me raviser...

— Oh, c'est qu'alors la générosité de ta mère ne serait pas à la hauteur de ta paresse, et j'y applaudirais.

— Vraiment... et pourquoi cela?

— Parce qu'une jeune fille comme toi doit trouver du temps pour toutes choses, faire pour elle et par elle-même tout ce qu'elle peut faire, afin de laisser plus large la part des pauvres que les mères chrétiennes prélèvent presque toujours sur le budget toilette, et qu'il y a gloire pour une femme à être parée de son ouvrage.

— Oui, malicieuse, tu veux me prendre par un côté faible, je bats en retraite et je t'emmène au jardin.... Regarde, voilà des fleurs que j'ai plantées, en voilà d'autres que j'ai semées... viens par ici... Sais-tu ce qu'il y a là, dans ce petit parterre? — Je le saurai quand tu me l'auras dit. — Ce sont des plantes pharmaceutiques que mon père destine aux pauvres de la commune et qu'il remettra aux religieuses chargées des malades. — Tu sais que ces bonnes sœurs s'entendent parfaitement à la préparation des médicaments, puisque celles à qui ce soin est confié font auparavant des études pour cela. Quand nous sommes arrivées ici, elles sont venues nous rendre visite, et comme elles ont vu que mon père s'occupait de botanique, elles lui ont raconté leurs fréquents embarras quand elles manquent des plantes nécessaires à leurs préparations. Mon père leur a promis d'y pourvoir, et voilà l'histoire de ce parterre tout couvert de petites branches de fer surmontées d'écriteaux.

— C'est une pieuse pensée, Florence, et le cas de dire que ce petit coin de terre rapportera cent pour un.

Nous en étions là quand la cloche du dîner se fit entendre. Florence murmura un peu: elle voulait se promener pour causer, et, devant ce besoin de son esprit, son estomac gardait le silence. Déjà pourtant il se faisait tard; le soleil s'abaissait derrière les marronniers en fleurs, les oiseaux regagnaient leurs nids, et un léger voile s'étendait sur toute la nature. Le repas terminé, le temps vint de songer à la retraite. Adieu promenade, adieu causerie... Florence en avait le cœur gros. — « Reste, me disait-elle, reste, je t'en prie, mon père te reconduira demain. » Et elle me pressait si affectueusement qu'un instant je fus ébranlée.



Je finis pourtant par résister à ses instances, quoique la tentation fût bien grande. Sais-tu comment ? en pensant à toi.... Maintenant que nous voici dans ce doux tête-à-tête de la pensée et du cœur, je vais essayer de répondre à cette question, rejetée par tant d'autres : « Que porte-t-on ? » De tout, sans exception, ma chère, et fin serait qui distinguerait la mode dans ce tourbillon de chapeaux de tous genres, de robes à volants et sans volants, de mantelets, de casaques, de châles de toutes sortes, de broderies de tous genres, de manches de toutes façons. Connaissez-vous une femme élégante ? Vous la voyez tour à tour parée de tous les objets que je viens de te citer, tous ayant la même fraîcheur, la même grâce, car le goût est surtout au gracieux en ce moment. Que faire donc ? pour quoi se décider ? Voici mes réflexions : Si j'avais de seize à vingt ans et que je ne sortisse jamais sans ma mère ou ma gouvernante, j'aurais pour cet été un chapeau de crêpe *fort simple*, blanc et rose, avec dessus de blonde ou de fleurs pour m'habiller et un chapeau de paille pour mes promenades quotidiennes. — Mes robes seraient à jupes unies, longues, mais ne balayant pas la poussière souvent humide des jardins et des trottoirs. Mes bottines à talons pour me grandir un peu si j'étais petite, pour me faire mieux marcher si j'étais grande, seraient de couleurs assorties à ma robe, mes gants de même. J'aurais un col plat en mousseline, par moi-même brodé, des manches à bouillons et à bandes pareilles au col. Quelquefois je commettrais bien une petite infraction aux lois de l'harmonie, en faveur de ces jolis bouillonnés de tulle, fixés au poignet par un ruban pareil à celui du chapeau, mais cela serait aux jours de fantaisies ; les jeunes filles de cet âge en ont assez souvent.... Pour costume ordinaire, j'aurais une casaque en taffetas noir, ornée de petits glands, et pour les jours de beau soleil, de grande chaleur, un mantelet de mousseline unie avec un ruban, pareil à celui de mon chapeau habillé, passé dans l'ourlet du volant, ou simplement un volant festonné.... — Si j'avais de vingt à trente ans et que je fusse dans une position modeste, je serais quelquefois obligée de sortir seule.... Je renoncerais alors à la casaque et j'adopterais le mantelet à garnitures. Mes chapeaux seraient plus ornés... quelquefois même je me permettrais des fleurs, mais les plus modestes.... Mes robes de soie seraient unies, celles d'étoffes légères auraient seules des volants... Si j'avais trente ans et plus, oh ! alors, je me ferais un peu fantaisiste. Volants, bijoux, fleurs, casaque, mantelet, châle, j'essayerais tout et je choiserais ce qui sied le mieux à ma figure, à ma taille, à ma tournure, tout en restant fidèle à ma devise : *Simplicité, fleur de la distinction*.... — Et si j'étais dame?... Nos gravures répondent à cette question : tu liras plus loin, ma chère amie, la description de leurs toilettes. Auparavant, je reprends la suite de mes travaux, après l'avoir engagée toutefois à démonter toutes les manches et sous-manches *pagodes* : on n'en porte plus du tout... du tout...

34. — Croquis de fichu Marie-Antoinette. A propos de ce fichu, tu pourrais te servir, pour l'orner, de la garniture du n° 3, que tu placerais tout autour, en la fronçant légèrement, et tu cacherais la couture sous un bouillonné de mousseline, dans lequel tu passerais un ruban de couleur assortie au restant de ta toilette.

33. — Croquis d'une bourse blanche à rayons, pour première communion. Cette bourse, d'un style vénitien, se fait au tricot. Il faut, pour cela, 100 grammes de perles rocailles n° 2 (la réussite de cet ouvrage tient au n° indiqué) et 7 grammes de cordonnet perlé blanc. On enfle 40 grammes à peu près de perles sur le cordonnet, puis on commence un des ronds par cinq rangs de crochets, dont le dernier doit donner trente-deux mailles, quel'on enfle sur quatre aiguilles à tricoter ; la cinquième aiguille devant servir pour le tricot, tricot de bas, divisé ainsi qu'il suit :

Deux mailles unies tricotées à l'endroit, une perle coulée sur le cordonnet ; deux mailles unies tricotées à l'endroit, une perle coulée sur le cordonnet. Les perles doivent toujours se trouver placées entre deux mailles unies, au-dessus les unes des autres, c'est-à-dire entre les deux mailles de tricot. Du reste, le dessin de cette petite bourse, qui est assez bien rendu sur notre planche, te fera comprendre, je pense, ce que je viens de t'expliquer pour la position des perles ; ce sont les perles *seules* qui forment le rond, puisque tous les deux tours on augmente de seize perles.

Les deux premiers tours terminés, ainsi que je te l'ai indiqué, c'est-à-dire : deux mailles à l'endroit, une perle coulée, etc., etc., tu dois avoir à la fin seize perles dans la circonférence, séparées chacune par deux mailles. Tu commences alors le troisième et le quatrième tour par deux mailles unies, deux perles coulées, etc., et tu continues ainsi qu'il suit :

5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, trois perles coulées, etc.

7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, quatre perles coulées, etc.

9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, cinq perles coulées, etc.

11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, six perles coulées, etc.

13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, sept perles coulées, etc.

15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, huit perles coulées, etc.

17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, neuf perles coulées, etc.

19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, dix perles coulées, etc.

21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, onze perles coulées, etc.

23<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, douze perles coulées, etc.

25<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, treize perles coulées, etc.

27<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, quatorze perles coulées, etc.

29<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> tours, deux mailles unies, quinze perles coulées, etc.

31 et 32. Deux mailles unies, seize perles coulées, etc.

Ce dernier tour terminé, tu feras un rang de crochet, ce qui rend plus facile la jonction, par un surjet, des deux ronds qui forment la bourse. Tu as deviné qu'il te faut faire un deuxième rond, semblable en tous points à celui que je viens de t'expliquer. Ces deux ronds terminés, tu les poses l'un sur l'autre, endroit contre endroit, car dans cet ouvrage, l'endroit devient l'envers, tu fais ton surjet, puis la petite frange du tour. Pour qu'elle soit plus



jolie, tu feras les arcades un peu longues et serrées l'une contre l'autre.

Cette bourse, étant destinée à une première communiant, doit recevoir un fermoir argenté, du prix de 1 fr. 75 c.; si tu la fais en couleur, tu pourras y mettre un fermoir, soit en or vrai ou faux, soit en acier, dont tu trouveras un assortiment complet chez M<sup>me</sup> Marie Soudant, notre aimable conseillère.

36. VIDE-POCHE se faisant sur carcasse; il est composé de chenille rouge et grenat et de perles cristal n° 5. Le dessin te dit où sont placées les perles et la chenille. On enfle les perles dans un mince fil de fer avec lequel on passe d'une branche à l'autre de la carcasse, puis on recouvre chacun des montants de la dite carcasse avec la chenille rouge et grenat alternées. Le dos du vide-poches se fait en chenille seulement, mais avec les deux nuances et en ne serrant pas du tout la chenille; le haut et le bas sont également garnis de chenille. On termine par le gland, dont la hauteur doit être de dix centimètres, l'épaisseur de douze rangs de perles non coupés; à la tête de ce gland on enroule de la chenille grenat. — Prix de cet ouvrage : Dix francs. N'est-ce pas le cas d'ajouter magique et pas cher?...

#### EXPLICATION DES GRAVURES DE MODES.

GRAVURES DE LINGERIE POUR JEUNES FEMMES... Remarque bien ce titre, et ne va pas succomber à la tentation. C'est le fruit défendu; prends-y garde!...

La première figurine porte : Un peignoir en batiste brodée, — des sous-manches en mousseline unie, — un bonnet en dentelle. — Le devant du peignoir est garni d'un tablier formé par des bouillonnés de batiste, séparés par des entre-deux brodés. De chaque côté de ce tablier, des garnitures également brodées sont posées en spirale et alternées avec des nœuds de ruban en taffetas, dont les bouts sont terminés par des petits glands grelots en passementerie. Une garniture semblable posée sur le corsage tourne autour du cou, où elle forme col. — Les manches, unies, ont deux volants de batiste brodée que retiennent deux nœuds de ruban. — Les sous-manches sont zébrées de ruban en taffetas n° 3. — Le bonnet, est orné de rubans et de fleurs en taffetas.

La deuxième figurine porte une robe en mousseline brodée dont la jupe est garnie de trois volants. La casaque qui lui sert de corsage est terminée par deux volants, l'un très-grand, l'autre beaucoup plus petit. Les manches de cette casaque ne sont qu'un grand volant, ayant dans le haut une petite garniture formant jockey. Le chapeau qui nous cache sa coiffure est aussi en mousseline, parsemée çà et là de fleurs brodées au plumetis; une haute valencienne orne le dessus de ce chapeau; dessous, des velours zéro s'entremêlent à du tulle uni.

TOILETTE DE JEUNES FEMMES, gravure de modes. — Robes en toile de Chine; sur les volants découpés à l'emporte-pièce, sont placées des ruches de ruban gaufré. Les mêmes ruches garnissent les basques non entailladées, ainsi que le volant de la manche, découpé comme les volants de la jupe; la tête de ce volant, sur la couture qui le joint à la manche, est une deuxième ruche terminée par un nœud sans bouts. Un nœud du même genre est placé au bas des bou-

tons de métal qui ferment le corsage, là où se réunissent les deux ruches disposées en éventail sur la poitrine et sur le dos, — bouillonnés de tulle, ayant une dentelle formant revers et poignets. Col en dentelle d'Irlande, bracelets en perles écossaises. — Bonnet en tulle illusion avec semé de pois et ornements en rubans de gaze.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. Robe en taffetaline à jupe ornée de chaque côté des hanches d'une quille formée par trois ruches de même étoffe et bordées d'un effilé gaufré. Corsage sans basques, garni d'un petit revers pèlerine, arrondi devant et derrière et bordé d'une ruche pareille à celle des quilles; plus, d'un effilé de quinze centimètres sur lequel retombe le petit effilé faisant partie de la ruche. — Triple manche formée par trois volants ornés de ruches, — sous-manches en mousseline brodée assorties au col. — A l'un des bras, bracelet en velours, retenu par une boucle en jaspé sanguin; à l'autre, bracelet en perles grises à double rangs, — mantelet de tulle recouvert de guipure de Gênes, laquelle peut-être remplacée, pour plus de simplicité, par des volants de tulle grenadine sur lesquels on poserait plusieurs rangs de petits effilés gaufrés, du prix de 20 à 30 centimes le mètre, en entourant toutefois la ruche en ruban de gaze qui cache la tête de la guipure — (sur ce modèle de mantelet, on pourrait faire celui en mousseline blanche dont je te parlais en t'expliquant les numéros 2 et 3). — Chapeau en paille de riz à fond carré et à passe unie, n'ayant pour tout ornement qu'une seule grosse rose, posée si au bord de la passe, qu'elle se confond avec la garniture de dessous, composée de ruches de blondes et d'une touffe de boutons de rose, — brides de chapeau en larges rubans de taffetas. — Gants à doubles boutons.

TOILETTE DE PETIT GARÇON. Petite jupe de popeline écossaise. Veste en velours bordée tout simplement d'un galon, à cheval. De chaque côté du dessous du bras de cette veste, ainsi que sur les manches, les mêmes galons sont disposés en échelle. Le devant est fermé par des brandebourgs. Chemisette plissée et à manches, assortie à la garniture du pantalon. — Gants en peau de Suède, petites bottines en drap à bouts vernis. Chapeau (sans doute égaré dans le jardin) en paille d'Italie, à bord légèrement retroussé, orné d'une torsade de velours bleu, terminée par un nœud à très-longs bouts. Il me vient à l'idée que ce petit costume, tout en nankin ou en piqué de fantaisie, serait charmant. — Qu'en penses-tu? Tu me diras cela dans ta réponse à cette longue lettre que je me hâte de terminer, pour ne pas abuser de ta patience, après toutefois t'avoir expliqué le rébus que nous ne saurions jamais trop bien mettre en pratique, quand près du pauvre, la charité nous appelle, quand la douleur implore notre secours, quand une affliction nous réclame. Ce rébus, dis-je, représenté par : une portée musicale sur laquelle est la note *Mi*. — Des œufs sur un peu de paille. — Un veau. — Un pharmacien qui va préparer un remède. — Une longue queue à la porte d'un théâtre. — Et une table autour de laquelle neuf personnes tiennent conseil; est la sage maxime :

Mieux vaut remède que conseil.

Toujours ton amie, toujours toute à toi.



## ÉPHÉMÉRIDES.

30 Juin 1670. — Mort de Madame, duchesse d'Orléans.

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, était la dernière des enfants de Charles 1<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. Elle naquit à Exeter, en 1644, au milieu des guerres civiles, alors que son malheureux père était déjà aux prises avec ses sujets rebelles. La reine, sa mère, obligée de fuir, dut l'abandonner, et la royale enfant resta captive, quinze jours après sa naissance. Au bout de deux ans elle fut délivrée de sa prison par l'adresse de sa gouvernante. Elevée en France, sous les yeux de sa mère, elle se montra remplie d'intelligence, de sensibilité et de grâce. Monsieur, frère de Louis XIV, l'épousa en 1661, mais ce mariage ne fut pas heureux. L'amitié et la confiance du roi dédommagèrent seules Madame des chagrins domestiques; elle s'employa avec le plus grand succès pour conclure un traité d'alliance contre la Hollande entre son frère Charles II et son beau-frère Louis XIV. Ce fut au retour de son voyage d'Angleterre, au moment où elle jouissait d'un si brillant succès, que la mort la frappa,

à vingt-six ans. Elle mourut avec résignation, quoiqu'elle se crût empoisonnée, soupçon que les Mémoires du temps confirment. Un favori de Monsieur, nommé le chevalier de Lorraine, haïssait Madame et ne cessait d'entretenir la division qui régnait entre elle et son mari; elle s'en plaignit au roi, il fut exilé, mais du fond de son exil, il envoya un poison subtil à un de ses amis qui appartenait aussi à la maison du duc d'Orléans. Le poison fut mêlé à l'eau de chicorée que Madame buvait ordinairement. Ce crime resta sans punition, parce que de trop grands noms s'y trouvaient mêlés.

Bossueta fait l'oraison funèbre de cette malheureuse princesse; jamais tableau plus touchant du néant des grandeurs humaines n'a excité l'éloquence de l'inimitable orateur.

Madame de la Fayette a écrit l'histoire d'Henriette d'Angleterre.

## Mosaïque.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommode ment en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique.

duc de Lévis.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

Vauvenargues.

Ceux qui donnent des conseils sans les accompagner d'exemples ressemblent à ces poteaux de la campagne qui indiquent les chemins sans les parcourir.

Rivarol.

Apprendre à écouter, apprendre à raisonner, à douter de soi-même, à peser les opinions d'autrui, voilà la plus profitable des sciences, comme aussi la plus facile, car il s'agit d'un peu de bonne volonté.

Science des bonnes gens.

Qu'y a-t-il de plus crédule ? l'ignorance. Qu'y a-t-il de plus incrédule ? l'ignorance.

Terrasson.

La nature exprime par tous ses pores la haute et généreuse intelligence qui l'a créée et qui la conserve.

Thénard.

## REBUS.





